

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVA LEÓN

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVA LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECA

[White label with illegible text]

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

STARK

7-11102515111



PR 3627

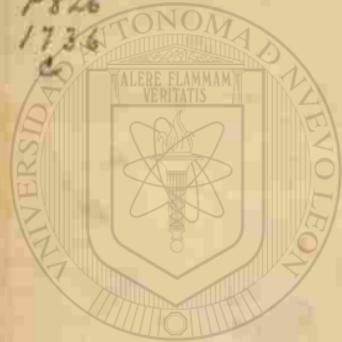
A4
1736

150
P82
173
e
-



1080029983

701 h.105
P826
1736



UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



840
5



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
ALFONSO REYES
FONDO SALVADOR TOSCANO

ESSAI
SUR
L'HOMME,
PAR M. POPE.

Traduit de l'Anglois en François

Édition revue par le Traducteur.

The proper study of mankind is MAN;
L'étude propre de l'homme est l'HOMME.

A LONDRES, chez PIERRE
DUNOYER, à la tête d'*Erasme*
dans le Strand.

A AMSTERDAM, chez
JEAN FREDERIC BERNARD.

LONDRO
M. DCC. XXXVII. TOR TOSCANO

29545

97744



PR 3627

A4

1736



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

LIBRO
INMAGOT FOR 412

PREFACE

DU TRADUCTEUR,

MONSIEUR POPE
s'étant proposé
d'écrire sur la vie
& les mœurs de l'homme, a
cru devoir considérer d'a-
bord l'homme en général,
sa nature & son état. Il est
nécessaire pour prescrire
des devoirs & établir des
préceptes, ou pour examiner
la perfection ou l'im-
perfection de quelque créa-
ture que ce soit, de con-

A ij

noître premièrement quel-
le est la condition & quels
sont ses rapports, quelle est
la fin & quel est l'objet de
son existence.

La science de la nature
humaine, ainsi que toutes
les autres sciences, se ré-
duit à un petit nombre d'i-
dées claires. Il n'y a pas
dans ce monde beaucoup
de vérités certaines. Il en
est de l'anatomie de l'esprit
comme de celle du corps: il
est plus utile de s'appliquer
aux parties les plus sensi-
bles & les plus faciles à a-
percevoir que d'étudier de
petits vaisseaux & de petits
nerfs qui échappent aux ob-

servations. Ce sont néan-
moins sur les objets de cer-
te nature que roulent des
disputes qui servent bien
moins à augmenter la théo-
rie de la morale, qu'à en
diminuer la pratique. En
conséquence de ces obser-
vations, M. Pope s'est pro-
posé de laisser les choses
inintelligibles, de tenir un
sage milieu entre des doc-
trines tout-à-fait opposées,
& de former un système de
morale avec un mélange de
température qui ne nuisit
point à la solidité; système
aussi court que bien digéré.

Ce qu'il a publié consis-
te en quatre Epîtres. C'est

une idée générale de l'homme, où il n'y a que les plus grandes parties de tracées, leur étendue, leurs limites, & leurs connexions. Il a donné à ces quatre Epîtres le titre de premier livre, & il en annonce un second qui renfermera des particularités plus susceptibles d'agrément. Il ne fait dans celui-ci qu'ouvrir les fontaines & préparer les canaux: dans l'autre il en suivra le cours & les détours.

Voilà ce que l'extrait de la Préface qu'il a mise lui-même à la tête de ses Epîtres, m'a fourni. Ces Epîtres sont écrites en vers, &

elles sont adressées à Henri Saint Jean Lord Bolingbroke, à qui personne ne refuse l'aveu d'une supériorité de génie & de talens. M. Pope l'a loué sans être flateur; ceci est une exception aux Poètes & aux dédicaces.

Le sujet est d'une métaphysique abstraite & délicate, où l'on peut aisément perdre le fil des inductions & les liaisons des rapports & des différences. La manière d'ailleurs dont les idées sont exposées est extrêmement concise: ce n'est pas sans raison. Car en même tems que par la briève-

ré de l'expression les choses deviennent plus faciles à être retenues, on devient plus propre à en conserver le souvenir, à proportion du degré d'attention que la précision requiert du Lecteur. Je n'alléguerai pas que le but de cet ouvrage est plus d'instruire que de plaire. Le plaisir s'y trouve, & des réflexions de retour l'amènent, ce qui en relève la sensibilité & augmente cette complaisance propre que l'on goûte dans la jouissance d'un tel plaisir.

Un plan raccourci de l'ouvrage en facilitera l'intel-

ligence à ces lecteurs trop indolens ou trop volages pour donner à la lecture de celui-ci toute l'application nécessaire & qu'il mérite.

La première Epître traite de l'homme considéré par rapport à l'univers. L'univers entier forme un système général qui nous est inconnu. Dans l'échelle des êtres, c'est-à-dire dans le rang & la progression des diverses créatures, il doit y avoir un être tel que l'homme, & par rapport à l'univers cet être n'est que partie d'un tout auquel il est relatif, quoiqu'il en ignore les rapports. L'ignorance lui est

donnée pour nourrir ses espérances : celles de l'Indien qui sçait & raisonne peu lui représentent un avenir conforme à ses idées. La mort, ce grand maître, en manifestera la vérité ; & nous défabusera de cet orgueil qui nous fait rapporter la totalité du grand système à la partie que nous en connoissons & qui est notre système particulier. De ce même orgueil naît l'idée d'une perfection chimérique que l'homme se plaint de n'avoir pas, & qu'il ne sçauroit avoir sans cesser d'être ce qu'il est, sans cesser d'être homme. Irrai-

sonnable, il souhaite de réunir les facultés des intelligences & des bêtes, quoiqu'incompatibles entr'elles, quoique peu convenables à sa nature. Il ne considère point que ses souhaits attaquent l'ordre général, qu'ils renversent cette gradation d'êtres & de facultés d'où résulte la subordination de créatures à créatures, & de toutes à lui ; que c'est se révolter contre Dieu, l'auteur & le conservateur de tout, dont la providence infinie & la sagesse incompréhensible a donné à tous les êtres les facultés qu'ils doivent avoir, & les

a mis dans la place qu'ils doivent occuper. Pour réduire en peu de mots tout le sommaire de cette Epître, on y démontre le peu de fondement de cette opinion que l'orgueil suggère à l'homme, que tout soit fait pour lui; on y fait voir la folie & l'injustice de ces plaintes, lorsqu'il regrette les qualités qu'il n'a point, & qu'il envie celles des autres créatures: enfin on y justifie la providence attaquée par ces plaintes, en établissant cette vérité: **QUE TOUT CE QUI EST, EST BIEN.** C'est par là que la première Epître

se termine, & c'est la conséquence de tout ce qu'elle renferme.

La seconde Epître traite de la nature & de l'état de l'homme par rapport à lui-même considéré comme individu. Mr. Pope qui vers la fin de la première Epître a tracé un portrait poétique de la divinité, commence celle-ci par le portrait de l'homme. C'est un être d'une nature mixte, borné dans ses facultés, sujet à beaucoup de faiblesses: il est un mélange de passion & de raison, de vices & de vertus. C'est ce que l'auteur explique & dé-

veloppe dans tout le cours de cette Epître. En voici une courte déduction. Il y a deux principes de nos actions : l'amour propre & la raison ; l'un & l'autre sont également nécessaires. L'un fait agir & l'autre retient, & ces principes ont plus ou moins de force à proportion de la proximité de leur objet. Ils s'unissent en ce point final, de rechercher le plaisir & de fuir la peine. Les passions sont les modifications de l'amour propre ; elles sont les élémens qui composent l'homme, & qui par conséquent ne peuvent être dé-

truites, mais qu'on doit modérer. Des passions mêmes naissent les principes de nos vertus ; vertus distinguées des vices, quoiqu'elles en soient fort voisines, & qu'elles leur soient, pour ainsi dire, aparentées. L'homme est un cahos d'ombres & de lumières, qui ne peut être séparé, dit M. Pope, que *par le Dieu qui est en nous* ; c'est aussi l'expression d'Ovide, *est Deus in nobis*. Toutes nos passions, même nos vices, sont des instrumens de la providence, des moyens du bien général. L'Auteur insiste beaucoup sur ce principe qui résulte natu-

rellement de ce qu'il a établi dans la première Epître, où il a fait voir qu'on doit tout rapporter à la totalité de l'univers, & à l'être suprême n'agissant que pour une seule grande fin. En effet, des foiblesses que la sagesse de la providence a distribuées aux différens ordres, il en résulte leur dépendance, leur union, leur force. Des passions fortes accompagnent chaque état, & ce que la connoissance peut renverser, ces passions le relèvent. De cette sage distribution de foiblesses & de passions suit cette conséquence, que

Quoi-

QUOIQUE L'HOMME SOIT FOLIE, DIEU EST TOUTE SAGESSE. Toute la seconde Epître tend à prouver la vérité de cette maxime.

La troisième Epître traite de la nature & de l'état de l'homme considéré par rapport à la société. L'Auteur y envisage d'abord l'union & la relation générale de tous les êtres; les dépendances mutuelles de l'homme & de la bête, & leurs services réciproques: il traite ensuite des divers liens de société qui unissent les hommes entr'eux, & qui proviennent de notre nature, de nos besoins, de la

religion & du gouvernement. Grands objets qui font le sujet de cette troisième Epître. Il faut donner un peu plus d'étendue à ces idées. Le monde est un système de société : rien n'existe à part, rien n'est fait entièrement pour lui-même, ni entièrement pour les autres. L'homme engraisse l'oison : la luxure, son plaisir, la vanité l'engagent à prendre soin d'un grand nombre d'animaux ; & ces animaux relativement à leur degré de connoissance sont au moins autant fondés à croire l'homme fait pour eux, que

l'homme l'est à croire la création faite pour lui. S'ils contribuent au bonheur de l'homme, l'homme ne contribue pas moins au leur. Il y a pour tous un bonheur mutuel. Chacun a un degré de connoissance qui lui est propre, & qui est proportionnel à son état. Si l'homme est pourvu de la raison, la bête est pourvue de l'instinct : l'un & l'autre produisent également le bonheur de chaque individu : ils produisent les mêmes effets par rapport à la société. Ils marchent par des routes différentes vers le même but. C'est même l'in-

stinct qui forme-entre les
 hommes les premiers liens,
 la raison les resserre : ainsi
 la raison est guidée par l'in-
 stinct ; ainsi la passion &
 la vertu marchent par tout.
 Ce n'est pas que le premier
 état de la nature fût un état
 d'aveuglement , c'étoit au
 contraire le règne de Dieu ;
 & si depuis l'homme est
 parvenu aux arts, ce n'est
 qu'en suivant la nature &
 qu'en copiant l'instinct. Il
 a trouvé parmi les bêtes des
 modèles de sociétés & de
 gouvernemens. L'amour,
 les craintes & les besoins,
 furent les motifs qui enga-
 gèrent les hommes à les

établir. Le premier des gou-
 vernemens fut celui des
 Patriarches qui étoient les
 Rois , les Prêtres & les Pé-
 res de leur état : leur fin a-
 prit à leurs sujets à remon-
 ter à un premier Père, à un
 premier Etre ; ils l'aimé-
 rent, ils s'aimoient entr'eux ;
 tout alors n'étoit qu'a-
 mour. C'est la crainte qui a
 établi la tyrannie ; la force
 aidée par la superstition ,
 produisit la crainte ; les
 hommes devenus tirans &
 vicieux crurent dans des
 Dieux tirans & vicieux. L'a-
 mour propre aveugle fut le
 principe de ces maux , & le
 même amour propre éclai-

ré les rectifia, & aprit qu'un gouvernement fondé sur la violence ne peut subsister long-tems. De-là l'établissement des Loix qui sont fondées sur les besoins mutuels; & de-là l'établissement de cette vérité fondamentale, que pour l'amour de soi-même, il faut aimer les autres, & que par conséquent LE VERITABLE AMOUR PROPRE & L'AMOUR SOCIAL NE SONT QU'UN.

La quatrième Epître traite de la nature & de l'état de l'homme par raport au bonheur. Mr. Pope y prouve que la vertu seule peut

faire, & fait ici-bas notre bonheur. Il commence cette Epître en s'adressant au bonheur d'une manière tout-à-fait poétique; il fait voir ensuite qu'il a été mal défini par les Philosophes. C'est un but auquel tous les hommes tendent par l'impulsion de la nature, & qu'ils doivent par conséquent pouvoir atteindre: & comme Dieu n'agit point par des loix particulières mais par des loix générales, & que toute la nature n'est qu'un seul système, le bonheur doit consister, non dans le bien d'un seul, mais dans le bien de tous;

le bonheur de l'un doit dépendre de celui de l'autre, & tout bonheur particulier du bonheur général. Il ne peut consister dans la possession des biens de la fortune qui pour l'ordre, la paix & le bien-être de la société doivent être inégalement distribués; la providence néanmoins balance cette inégalité par la crainte & l'espérance. On se fait une fausse idée de la nature des biens: ils ne consistent qu'en trois choses; la *santé*, la *paix* & le *nécessaire*. La vertu seule donne la paix & joint à la jouissance des deux autres, un plaisir que
le

Je scélérat ne peut avoir; elle maintient même la santé par la tempérance; un honnête travail peut lui donner le nécessaire: tous les avantages du vice, elle les fuit & les dédaigne. Les maux que l'homme vertueux peut essuyer sont des maux & des accidens que le hazard donne à tous, & quel'erreur seule peut accuser d'être des effets particuliers de la vertu. Ils sont dans l'ordre du grand système, & ce n'est que la folie qui puisse désirer que Dieu altère l'ordre général en faveur d'un particulier. Qui perd de vue ce grand

objet, se fait une idée faul-
se, également & de l'hom-
me juste & du prix qui lui
est dû. La vertu & le vice
ont leur récompense & leur
punition propre, le repos
ou l'agitation de l'ame, l'a-
probation ou le reproche
de la conscience. Le vice
entraîne avec lui un levain
qui empoisonne tout : ri-
chesses, dignités, naissan-
ce, grandeurs, renommée
& même talens supérieurs,
rien ne peut rendre heureux
un homme vicieux. Il n'y
a que la vertu seule qui puis-
se extraire du bien de tous
les objets; elle seule peut
faire goûter le bien sans le

mélange du mal. La vertu
consiste dans l'amour de
Dieu & celui du prochain.
Ce n'est que l'amour de
Dieu & celui du prochain,
qui peut constituer un bon-
heur qui s'accorde avec le
système général, qui s'accor-
de avec notre système parti-
culier, & qui fasse dépendre
tout bonheur particulier du
bonheur général : proprié-
tés caractéristiques de la
véritable vertu & du vérita-
ble bonheur. Leur liaison &
leur ressemblance prouve
que LA VERTU SEULE FAIT
ICI BAS NOTRE BONHEUR.

Il y a dans cet extrait,
quoique long par rapport

aux bornes d'une Préface ordinaire, bien des liaisons de raisonnement qui sont omises, & réservées à l'attention du Lecteur. Il eût été à souhaiter qu'on eût fait cette Traduction en vers. Les Principes, les Maximes, les Préceptes frapperoient davantage, se retiendroient plus facilement: mais la richesse de la langue, & la flexibilité des règles de la Poésie Angloise rendent en cette Langue la versification beaucoup plus facile qu'elle n'est en François. D'ailleurs, il n'y a peut-être en Angleterre que M. Pope, à qui l'assujettissement de la

mesure & de la rime, loin d'être un obstacle à la brièveté & à la précision, puisse au contraire être un moyen de facilité. Par cette raison, quelque extraordinaire qu'elle paroisse, & par celle qui la précède, M. Pope a préféré la Poésie à la Prose. Sa précision est l'effet d'un art supérieur: elle donne beaucoup de force & de grace à des instructions qu'il étoit autrement difficile de produire sans être sec ou devenir ennuyeux. Ces raisons doivent faire connoître que l'ouvrage étoit très-difficile à traduire; la plupart des Anglois ne ba-

lancent point à le croire intraduisible; & je pense qu'en effet toutes les Traductions que l'on en pourroit faire, ne sçauroient être qu'inférieures à l'original. Si l'on trouve donc dans le stile de celle-ci quelque dureté, quelque mot hazardé, que ces raisons en soient l'excuse. D'ailleurs on a cru devoir sacrifier la délicatesse à l'exactitude & à l'énergie. Le Traducteur n'a eu d'autre objet que de faire connoître, autant qu'il a pû, l'Ouvrage tel qu'il est; & ces sortes de Traductions ont leur utilité particulière, en ce qu'elles ne déguisent

point le goût & le caractère des ouvrages d'une nation: car chaque nation a ses mœurs, observation qu'un lecteur judicieux ne perd jamais de vue.

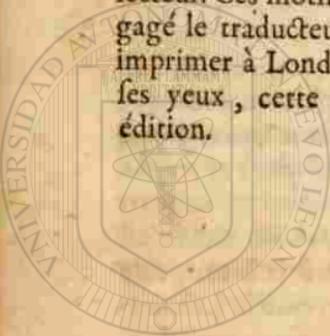
On a prétendu qu'il y avoit du Spinosisme dans cet essai sur l'homme. La sagesse, la bonté, & la providence de Dieu, la dépendance de l'homme à l'égard d'un esprit suprême & créateur, y sont évidemment supposées & prouvées; ce qui est directement contraire au système de Spinoza. On n'a donc pû critiquer que quelques expressions: en ce cas, ces expres-

fions pour être trouvées vicieuses ont dû être séparées du corps de l'ouvrage, dont l'esprit en corrige l'abus. Epiloguer de la sorte, c'est agir contre les règles d'une saine critique; & même d'ailleurs on eût dû considérer qu'on ne doit pas interpréter rigoureusement & théologiquement des faillies & des efforts poétiques. Le P. Tournemine Jésuite, un des premiers hommes de lettres qu'il y ait en France, & reconnu pour juge compétent, soit comme théologien ou comme philosophe, écrivit au traducteur après avoir lû cet ou-

vrage, *il ne nuira qu'aux esprits corrompus qui tournent tout en venin; un esprit droit en tirera un bon suc, de grandes vues & des maximes utiles.* On croit ne devoir pas oublier ici ce qu'il marque dans la même lettre! *Je suis charmé de Pope; c'est un philosophe profond & un poète vraiment sublime.* Cela n'est pas moins à la louange de M. Pope, qu'à la justification de l'ouvrage qui a donné lieu à cet éloge.

Cette traduction a déjà été imprimée à Paris sur un manuscrit dont le désordre a donné lieu à un nombre de fautes. D'ailleurs on l'a-

xxxiv *Préface du Traducteur.*
voit altéré en quelques en-
droits pour des raisons dont
le détail seroit inutile au
lecteur. Ces motifs ont en-
gagé le traducteur à faire
imprimer à Londres, sous
ses yeux, cette nouvelle
édition.



ESSAI
SUR
L'HOMME.

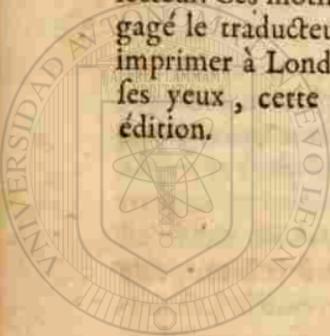
ÉPIQUE PREMIÈRE.

*De la nature & de l'état de
l'Homme par rapport à l'Uni-
vers.*

REVEILLONS-NOUS ;
Milord : laissons les pe-
tits objets à la basse am-
bition & à l'orgueil des Rois.
Puisque la vie ne s'étend & ne
se termine guères qu'à regarder
ce qui nous environne & à mou-
rir, parcourons donc au moins

ESSAI

xxxiv *Préface du Traducteur.*
voit altéré en quelques en-
droits pour des raisons dont
le détail seroit inutile au
lecteur. Ces motifs ont en-
gagé le traducteur à faire
imprimer à Londres, sous
ses yeux, cette nouvelle
édition.



ESSAI
SUR
L'HOMME.

ÉPIQUE PREMIÈRE.

*De la nature & de l'état de
l'Homme par rapport à l'Uni-
vers.*

RÉVEILLONS-NOUS ;
Milord : laissons les pe-
tits objets à la basse am-
bition & à l'orgueil des Rois.
Puisque la vie ne s'étend & ne
se termine guères qu'à regarder
ce qui nous environne & à mou-
rir, parcourons donc au moins

ESSAI

cette scène de l'Homme: Prodigeux labyrinthe, mais qui a pourtant sa régularité, campagne où la fleur croît confondue avec le chardon, jardin qui tente par des fruits défendus. Alons ensemble, parcourons ce vaste champ; & soit couvert ou découvert, voyons ce qu'il renferme. Pénétrons les routes les plus cachées; transportons-nous sur les endroits les plus élevés; & découvrons également ce qui rampe dans l'aveuglement; & ce qui se perd dans l'élévation. Examinons les promenades de la nature: fraions la folie dans sa course, & saisissons les mœurs dans leur naissance. Rions lorsqu'on le doit; montrons de la candeur lorsqu'on le peut; mais justifions aux hommes les voyes de Dieu.

Nous ne pouvons juger de l'homme que

Que pouvons-nous dire de Dieu ou de l'homme, qu'en rai-

sonnant en conséquence de ce que nous connoissons? Et que connoissons-nous de l'homme? seulement sa demeure ici-bas; c'est d'où partent, c'est à quoi se rapportent tous nos raisonnemens. Quoique Dieu se manifeste par des mondes innombrables, c'est à nous de le rechercher dans celui où il nous a placés. Celui qui pourroit percer au travers de la vaste immensité, voir des mondes entassés sur d'autres mondes former la totalité de l'univers, observer le rapport des règles systématiques d'une partie aux règles systématiques d'une autre, reconnoître d'autres planettes, d'autres soleils; quels sont les différens êtres qui habitent chaque étoile: celui-là pourroit dire pourquoi Dieu nous a formés tels que nous sommes. Notre ame transcendante a-t-elle pe-

relativement à notre propre système, ignorant la relation générale des systèmes & des choses.

nétre les ressorts de cet univers, les supports mutuels, & les liens de ses différentes parties, leurs connexions, leurs dépendances & leurs gradations ? Petites parties de ce tout, pouvons-nous le comprendre ?

Cette grande chaîne qui attire & réunit toutes les parties, & qui par cette harmonie conserve le tout, est-elle entre les mains de Dieu, ou entre celles de l'homme ?

Homme présomptueux, prétens-tu découvrir la raison d'où vient que tu as été formé si foible, si petit, si aveugle ? Premièrement, si tu le peux, trouve la raison d'où vient que tu n'as pas été formé plus foible, plus petit, & encore moins éclairé. Fils de la terre, demande-lui pourquoi les chênes sont plus hauts & plus forts que les ronces auxquelles ils donnent de l'ombra-

ge:oudemande aux plaines azurées pourquoi les satellites de Jupiter sont moindres que Jupiter ?

Si on convient que de tous les systèmes possibles, la sagesse infinie doit préférer le meilleur, où tout doit être rempli, parce qu'autrement il n'y auroit point de cohérence ; & où tout ce qui est, est dans le degré où il doit être : il est donc évident que dans les divers degrés de la vie & des sens, il doit y avoir quelque part un être tel que l'homme. Et toute la question (que l'on dispute tant que l'on voudra) se réduit à ce point, si Dieu a fait injustice à l'homme en le plaçant dans le degré où il est ?

Cette même chose que nous appellons injustice par rapport à l'homme, étant considérée comme relative au tout, non seulement peut, mais encore



UNIVERSIDAD ALCALA DE HENRICHES



doit être juste. Dans les ouvrages humains, poursuivis avec un travail pénible, mille mouvemens produisent à peine une seule fin. Dans les ouvrages de Dieu, un simple mouvement non-seulement produit la fin, mais encore seconde une autre opération. Ainsi l'homme qui paroît ici le principal Être, ne joue peut-être que le rôle de second par rapport à une sphère inconnue, est le mobile de quelque roue, le moyen de quelque fin : car nous ne voyons qu'une partie, & non le tout.

Quand un fier coursier connoît pourquoi l'homme le mène dans la course orgueilleuse, ou le pousse au travers des plaines: quand le bœuf stupide saura pourquoi il sillonne la terre, ou pourquoi métamorphosé en Dieu Egyptien il est couronné de guirlandes; alors la sorte pré-

sompion

sompion de l'homme pourra comprendre l'usage & la fin de son Être, de ses passions & de ses actions: pourquoi il agit & il souffre, il est retenu & il est excité: pourquoi dans ce moment, il est un esclave, dans un autre moment, une divinité.

Ne dilons donc point que l'homme est imparfait, que le Ciel a tort: dilons plutôt que l'homme est aussi parfait qu'il doit l'être: son être est proportionné à son état, au lieu qu'il occupe, son tems n'est qu'un moment, un point est son espace.

Le Ciel cache à toutes les créatures le livre du destin, excepté la page nécessaire, celle de leur état présent; il cache aux bêtes ce que l'homme connoît, aux hommes ce que connoissent les esprits: autrement qui pourroit ici-bas supporter son existence? Ta volupté condamne

D

L'homme n'est point un être imparfait, étant un être proportionné à sa place & au rang qu'il occupe dans la création, & à des fins & des relations qu'il soutiendra.

C'est en partie sur l'ignorance des évènements futurs, & en partie sur l'espérance d'un bonheur à venir, qu'est fondé tout son bonheur présent.

aujourd'hui l'Agneau à la mort; s'il avoit ta raison, bondiroit-il & se joueroit-il sur la plaine? Content jusqu'au dernier moment, il broute le pâturage fleuri, & léche la main qui s'élève pour l'égorger. O ignorance de l'avenir, qui nous est charitablement donnée, afin que chacun puisse remplir le cercle que lui a marqué le Ciel qui voit d'un œil égal, étant le Dieu de tous, un héros périr, & un passereau tomber, les atomes se confondre, ou les Cieux se bouleverser, une bulle d'eau, ou un monde s'éclater.

Homme fois donc humble dans tes espérances, & ne prends d'efforts qu'avec crainte. Attends ce grand Maître, la mort: & adore Dieu. Il ne te fait point connoître quel sera ton bonheur à venir, mais il te donne l'espérance pour être ton bonheur

présent. Une espérance éternelle fleurit dans le cœur de l'homme: il n'est jamais heureux, il doit toujours l'être. L'ame inquiète & renfermée en elle-même, se repose & se promène dans la vie à venir.

Voyez ce pauvre Indien dont l'ame non instruite voit son Dieu dans les nuées, ou l'entend dans le vent. Une science orgueilleuse n'apprit point à son ame à s'élever aussi haut que l'orbe du Soleil, & que la voye lactée. Et cependant la simple nature lui donna l'espérance d'un Ciel plus bas au-delà d'une montagne dont le sommet est enveloppé dans les nuages, d'un monde moins dangereux dans l'épaisseur des forêts, de laquelle ille plus heureuse située au milieu d'une plaine liquide, où ce pauvre esclave retrouve encore une fois son pays natal; nul

démon qui l'y tourmente, & point de Chrétiens altérés de l'or. D'exister, satisfait ses desirs naturels : il ne souhaite point les ailes des Anges, ni le feu des Séraphins ; mais il croit que son chien fidèle admis dans le même Ciel lui tiendra compagnie. Toi donc, qui es plus habile, péze dans les balances de ta raison ton opinion contre la Providence : appelle imperfection ce que tu t'imagines tel. Dis, ici Dieu donne trop, là il donne trop peu : Détruis toutes les créatures pour ton goût & ton plaisir, & crie dependant, si l'homme est malheureux, si l'homme seul n'occupe pas tous les soins d'en haut, s'il n'est pas le seul Etre parfait ici-bas, immortel dans le Ciel, Dieu est injuste : arrache de ses mains la balance & le sceptre, juge la justice même, & sois le Dieu de Dieu.

Un orgueil qui vise à de trop hautes connoissances, & qui prétend à une perfection au-dessus de la portée de l'homme, est la cause de ses erreurs & de sa misère.

Cher Milord & ami, notre erreur vient d'une raison orgueilleuse. On sort de sa sphère & l'on s'élançe vers les Cieux. L'orgueil vise toujours aux demeures célestes : les hommes voudroient être des Anges, & les Anges des Dieux. Si les Anges qui ont aspiré à être Dieux sont tombés, les hommes qui aspirent à être Anges, sont rebelles, & qui veut renverser les loix & l'ordre, péche contre la cause éternelle.

Quel'on demande pour quelle fin brillent les corps célestes ? Pourquoi la terre existe ? L'orgueil répond : » c'est pour moi. » Pour moi, la nature libérale, » éveillé ses puissances produ- » étrices, fait germer l'herbe, » & épanouir les fleurs. Pour » moi le raisin renouvelle tou- » tes les années son jus de ne- » tar, & la rose ses fraîcheurs

Impiété de l'homme qui se met en la place de Dieu, & qui veut juger de la convenance ou disconvenance, de la perfection ou de l'imperfection, de la justice ou de l'injustice de ses dispensations.

Absurdité de s'estimer l'objet final de la création ; & de vouloir dans le monde moral une perfection qui n'est point dans le monde physique & qui ne peut être dans les choses créées.

» odoriférantes. Pour moi, la
 » mine enfante mille trésors.
 » Pour moi, la santé découle de
 » mille sources : les mers rou-
 » lent leurs ondes pour me trans-
 » porter : le soleil se lève pour
 » m'éclairer, la terre est mon
 » marchepié, & le Ciel est mon
 » dais.

Mais la nature ne s'écarte-t-elle point de sa bonté & de sa fin, lorsqu'un soleil brûlant darde des rayons mortels ; lorsque des tremblemens de terre engloutissent des villes, & que des inondations submergent des peuples entiers.

Non, répondra l'orgueil :
 » la première cause toute-puif-
 » sante n'agit point par des loix
 » particulières, mais par des
 » loix générales. Les exceptions
 » sont rares. Il y a eu quelques
 » altérations depuis le commen-
 » cement, mais qu'y a-t-il de
 » créé qui soit parfait ?

Pourquoi donc l'homme le seroit-il ? Si la félicité humaine est la grande fin, que la nature s'en écarte, pourquoi l'homme ne s'en écarteroit-il pas aussi ? Cette fin n'exige pas moins un cours constamment alternatif de pluies & de beaux tems, qu'une révolution continuelle de desirs dans l'homme : elle exige aussi peu des printems éternels & des cieux sans nuages, que des hommes toujours sages, calmes & tempérés : si des pestes ou des tremblemens de terre ne renversent pas l'ordre prescrit par le Ciel, pourquoi l'existence d'un Borgia ou d'un Catilina le renverseroit-elle ? C'est de l'orgueil que jaillissent nos raisonnemens : jugeons des choses morales, ainsi que des choses naturelles. Pourquoi blâmer le Ciel dans celles-ci, & le disculper dans celles-ci ? Dans les unes &

dans les autres, pour bien raisonner, il faut le soumettre.

Peut-être nous paroîtroit-il mieux que dans le monde physique tout fût harmonie, que dans le monde moral tout fût vertu, que jamais l'air ou l'océan ne ressentit le souffle des vents, & que jamais l'ame ne fût agitée par aucune passion? Mais tout subsiste par un combat élémentaire, & les passions sont les éléments de la vie. L'ordre général a été observé depuis le commencement, & dans la nature, & dans l'homme.

Que voudroit-il cet homme? tantôt il s'élève, & moindre qu'un Ange il voudroit être davantage: tantôt baissant les yeux vers la terre, il paroît chagrin de n'avoir point la force du taureau, & la fourure de l'ours: s'il dit que toutes les créatures sont faites pour son usage, de quel

usage

usage lui seroient-elles, s'il en avoit toutes les propriétés?

La nature libérale sans profusion, leur a assigné des organes, des facultés propres; elle les a dédommées de chaque besoin apparent, les unes par des degrés de vitesse, les autres par des degrés de force*, tout dans une proportion exacte avec leur état. Il n'y a rien à ajouter, rien à diminuer. Chaque bête, chaque insecte est heureux dans son état. Le Ciel seroit-il donc cruel pour l'homme, & pour l'homme seul? Celui-là seul qu'on appelle raisonnable, ne fera-t-il satisfait de rien à moins qu'il n'ait tout?

Le bonheur de l'homme, (quel orgueil ne le crût-il ainsi?) n'est pas de penser ou d'agir au-

* C'est un axiome dans l'anatomie des créatures, que leur force ou leur vitesse est plus grande ou moindre dans une proportion relative l'une à l'autre.

E

Le don de la raison dédommage l'homme de toutes les qualités que les bêtes ont au-dessus de lui: Des facultés sensibles plus délicates le rendroient misérable.

Injustice des jaloux de l'homme contre la Providence, demandant d'une part les perfections des Anges, & de l'autre les qualités corporelles des bêtes.

delà de l'homme même, d'avoir des puissances de corps & d'esprit au-delà de ce qui convient à sa nature & à son état. Pourquoi l'homme n'a-t-il point un œil microscopique ? en voici une raison claire: l'homme n'est pas une mouche. Et quel en seroit l'usage, si l'homme pouvoit considérer un ciron, & que sa vue ne pût s'étendre jusqu'aux Cieux? Quel seroit l'usage d'un toucher plus délicat, si, sensibles & tremblotans de tout, les douleurs & les agonies s'introduisoient par chaque pore? D'un odorat plus raffiné, si les parties volatiles d'une rose par leurs vibrations dans le cerveau, nous faisoient mourir de peines aromatiques? D'une oreille plus fine: La Nature tonneroit toujours, & nous étourdiroit par la musique de ses sphères roulantes. O combien nous regretterions alors

que le Ciel nous eût privé du doux bruit des zéphirs & du murmure des ruisseaux: Qui peut ne pas reconnoître la bonté & la sagesse de la Providence, également & dans ce qu'elle donne, & dans ce qu'elle refuse?

Autant que les divers & nombreux degrés de la création s'étendent, autant se diversifient les degrés des facultés sensitives & intellectuelles. Quelle gradation depuis ces millions d'insectes qui peuplent les champs, jusqu'à la race impériale de l'homme? Que de modifications différentes dans la vue entre ces deux extrêmes, le voile de la taupe, & le rayon du lix: Dans l'odorat, entre la cruelle lionne*, & le chien si habile à la

Dans l'univers visible, il y a un ordre & une gradation générale, d'où résulte une subordination de créatures à créatures, & de toutes à l'homme. Gradation de sens, d'inclinaison, de pensée, de réflexion, & de raison.

* Lorsque les Lions des déserts d'Afrique vont à l'entrée de la nuit chercher leur proie, ils font d'abord un grand rugissement, qui fait fuir les autres bêtes: ensuite

pitte: Dans l'ouye, depuis ce qui vit dans l'onde, jusqu'à tout ce qui gazouille dans les feuillages du Printems: Que le toucher de l'araignée est exquis! Sensible à la plus légère impression qui affecte le moindre fil de sa toile, elle paroît vivre dans l'ouvrage qu'elle a tissé. Que la délicate abeille a le sentiment subtil & sur, pour extraire d'une herbe venimeuse une rosée bienfaisante! Quelle différence d'instinct entre celui d'une truie qui se vautre, & entre le tien, éléphant, être presque raisonnable! Que la barrière est mince entre l'instinct & la raison; séparés pour toujours, & toujours très-proches! Quelle alliance entre la réflexion & le souvenir! Que peu de chose divise le sentiment de la

attentifs au bruit qu'elles font dans leur fuite, ils les poursuivent, non par l'odorat, mais par l'ouye,

pensée: Toutes ces facultés moyennes tâchent de s'unir sans pouvoir jamais passer la ligne qui les sépare. Sans cette juste gradation entre les différentes créatures, les unes pourroient-elles être soumises aux autres & toutes à toi? Toutes leurs puissances sont vaincues par toi seulement: ta raison n'est-elle pas seule toutes ces puissances ensemble?

Regarde au travers de l'air, sur la terre, sur la mer, la matière prête à éclore, s'agiter, crever, & produire. Quelle progression d'êtres s'élève en haut, s'étend sur la surface, se cache dans la profondeur! Quelle chaîne, qui commence depuis Dieu? natures éthérées & terrestres, Ange, homme, bête, oiseau, poisson, insecte: O étendue que l'œil ne peut voir,

E iij

Cet ordre & cette subordination de créatures peut s'étendre encore beaucoup plus loin vers au-dessus qu'au-dessous de nous.



UNIVERSIDAD DE VALLADOLID

UNIVERSIDAD DE VALLADOLID

®

que l'optique ne peut atteindre, depuis l'infini jusqu'à toi, depuis toi jusqu'au néant : Si nous pouvions empiéter sur les puissances supérieures, les inférieures le pourroient sur nous; autrement il y auroit un vuide dans la création, où un degré étant ôté, toutes les proportions sont renversées; où un chaînon étant rompu, toute la grande chaîne est détruite; & l'est également, que ce chaînon soit le dixième ou le dixmillième.

Si chaque monde se meut dans un ordre graduel qui n'est pas moins de son essence que de celle de l'univers, ce tout merveilleux, la moindre confusion dans un seul, entraîneroit non-seulement la ruine de ce monde particulier, mais encore celle du grand tout. La terre perdant son équilibre s'écarteroit de son orbite: les planètes & le soleil,

Une partie du tout qui sortiroit de sa place, romproit la communication de la terre des autres choses. La folie de la vanité d'un tel desir.

courroient sans règle au travers des Cieux, les Anges présidans à chaque sphère en seroient précipités, un être s'abîméroit sur un autre être, un monde sur un autre monde, toute la fondation des Cieux s'ébranleroit jusques dans son centre, la nature frémitroit jusques au Trône de Dieu: tout cet ordre admirable seroit rompu. Pour qui ? pour toi, ver méprisable ! O folie ! orgueil ! impiété !

Que si le pié destiné à fouler la poussière, ou la main destinée au travail, aspireroit d'être la tête: si la tête, l'œil, ou l'oreille se fâchoient de n'être que les purs instrumens de l'esprit qui les gouverne: quelle absurdité ! Et ce n'en est pas une moindre, si dans cette fabrique générale, une partie prétend être une autre partie, & se révolter contre.

latâche quela peine que le grand Esprit ordonnateur de tout, a marquée.

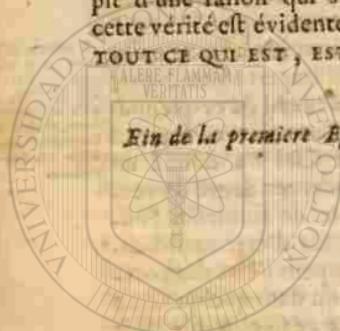
Tout ce qui est, n'est que partie d'un tout surprenant dont la nature est le corps, & dont Dieu est l'ame: il se diversifie dans chaque être, & cependant il est toujours le même. Il est aussi grand dans l'œconomie de la terre, que dans celle de la machine éthérée. Il échauffe dans le soleil, rafraîchit dans le zéphir, brille dans les étoiles, & fleurit sur les arbres. Il vit dans chaque vie, s'étend dans toute étendue, se répand sans se partager, donne sans rien perdre, respire dans notre ame, anime notre partie mortelle, également parfait dans la formation d'un cheveu que dans celle du cœur, dans l'homme vil qui se plaint, & dans le Séraphin trans-

porté qui n'est qu'amour & que louange: pour lui, rien de haut, de bas, de grand, de petit; il remplit, il limite, il enchaîne, il égale tout.

Cesse donc, & ne taxe point cet ordre d'imperfection. Notre bonheur dépend de ce que nous blâmons. Connois ton être, ton point. Le Ciel t'a donné un juste, un heureux degré d'aveuglement & de foiblesse. Soumets toi, sur d'être aussi heureux que tu peux l'être dans cette sphère ou dans quelqu'autre sphère que ce soit, & sûr, soit dans l'heure de ta naissance, soit dans celle de ta mort, de trouver ton salut entre les mains de qui dispose de tout. Toute la nature est un art, & un art qui t'est inconnu: le hazard est une direction que tu ne sçauois voir; la discorde est une harmonie que

L'homme doit donc tant par rapport à son état présent, qu'à son état futur, avoir une soumission absolue à la Providence.

24 ESSAI SUR L'HOMME.
tu ne comprends point ; le mal
particulier est un bien général :
& en dépit de l'orgueil, en dé-
pit d'une raison qui s'égare,
cette vérité est évidente ; QUE
TOUT CE QUI EST, EST BIEN.



Fin de la première Epître.

ESSAI
SUR
L'HOMME.

ÉPITRE II.

*De la nature & de l'état de
l'Homme par rapport à lui-
même considéré comme in-
dividu.*

APRENS donc à te con-
noître toi-même, & ne
presume point de développer la
divinité. L'étude propre de
l'homme, est l'homme. Place
dans une espèce d'isthme, être
d'un état mixte, obscurément

*L'affaire de
l'homme est
l'homme. Sa na-
ture, ses puis-
sances, ses fai-
blesse, & les li-
mites de la ra-
pacité.*

ESSAI

habile, grossièrement grand ; avec trop de connoissance pour le doute sceptique, & trop de foiblesse pour la fierté stoïque ; il est comme suspendu entre deux, dans l'incertitude d'agir ou de ne rien faire, de se croire un Dieu ou une brute, de donner la préférence ou au corps ou à l'esprit. Il n'est né que pour mourir ; il ne raisonne presque que pour s'égarer ; & telle est cette raison, qu'elle s'égaré également pour penser trop & pour penser trop peu : cahos de raisonnement & de passions ; tout est confus : continuellement abusé ou désabusé par lui-même : créé en partie pour s'élever, & en partie pour tomber, maître de toutes choses, & lui-même cependant la proie de toutes : seul Juge de la vérité, & se précipitant sans fin dans l'erreur : la gloire, le jouet, l'énigme du

monde. Va, créature surprenante, monte où les sciences te portent ; mesure la terre, pèse l'air, règle les marées, instruis les planètes du cours qu'elles doivent observer ; corrige le vieux tems, & guide le soleil. Eleve-toi avec Platon jusques à l'empirée, jusqu'au premier bien, au premier parfait, au premier beau ; ou entre dans les labyrinthes qu'ont frayé ses successeurs, & prétends qu'en abandonnant le bon sens tu imites Dieu ; semblable à ces Prêtres de l'Orient qui par leurs agitations orbiculaires, tombent dans des vertiges, & croyent par leurs tournoyemens de tête, imiter le soleil. Va, & apprends à la Sagesse éternelle comment elle doit gouverner. Ensuivrent en toi-même, qu'y retrouveras-tu ? imbécillité.

Lorsque dans ces derniers tems les êtres supérieurs virent

un homme mortel développer les loix de la nature, ils admirent une telle habileté dans une figure terrestre, & ils regardent Newton, comme nous regardons un singe adroit.

Peut-il, cet homme qui enseigne aux Planètes les cercles qu'elles doivent décrire, peut-il décrire ou fixer un seul mouvement de l'ame; lui qui peut marquer leurs points d'élevation & d'abaissement, peut-il expliquer son commencement ou sa fin? Hélas! quel prodige! La partie supérieure de l'homme peut s'élever sans obstacle, & empirer d'art en art; mais quand l'homme travaille à son propre ouvrage & qu'il s'occupe de lui-même, à peine a-t-il commencé, que ce que la raison a tissé, la passion le défait.

Deux principes régneront dans l'homme; l'amour propre qui

Deux principes des actions, l'amour propre & la raison.

excite, & la raison qui retient. Et n'appellons point l'un un bien, l'autre un mal: chacun produit sa fin; l'un meut, l'autre gouverne. Ce qui convient à leur coopération doit être appelé bien; ce qui y répugne, doit être appelé mal.

L'amour propre source du mouvement fait agir l'ame. La raison, en comparant & balançant, gouverne le tout. Sans l'un de ces principes, l'homme seroit dans l'inaction, & sans l'autre il seroit dans une action sans fin. Il seroit ou comme une plante, fixé sur sa tige, pour végéter, multiplier, & pourrir; ou comme un météore enflammé traversant le vuide sans aucune règle, détruisant les autres, détruit enfin par lui-même.

De ces deux principes d'impulsion & de comparaison, le premier doit avoir plus de force;

L'un & l'autre également nécessaires.

L'amour propre est plus fort que la raison; & pourquoi?

son opération est active ; il inspire , il excite ; il presse. Le second est tranquille & sans action ; il est destiné à aviser, délibérer, retenir. La force de l'amour propre est plus puissante, à proportion de la proximité de son objet : le bien lui est immédiat par le sentiment présent. La raison ne l'envisage que dans un certain tems, une certaine distance, elle le présage dans l'avenir, le considère dans les conséquences. Les tentations viennent en foule, en plus grand nombre que les argumens : & ce qu'on peut dire de mieux, c'est que la raison a plus de lumière, & que l'amour propre a plus de force. Pour le modérer, servez-vous de la raison, écoutez-la & la cultivez toujours. L'attention, l'habitude & l'expérience peuvent beaucoup ; chacune d'elles fortifie la raison, restreint l'amour propre. Que

Que les subtils Scholastiques plus attachés à diviser qu'à réunir, apprennent à ces deux puissances amies, à se battre, eux, qui du tranchant le plus téméraire, separent adroitement la grace de la vertu, & le sens de la raison, prétendus beaux esprits, qui, comme des foux, se font la guerre sur un mor qu'aussi souvent que généralement ils n'entendent point, ou qu'ils entendent de la même manière pour le fond. L'amour propre & la raison rendent vers une seule fin : la peine est leur aversion, le plaisir est leur désir, mais l'un avide voudroit dévorer son objet, l'autre voudroit extraire le miel sans blesser la fleur. Le plaisir, bien ou mal entendu, est notre plus grand bien, ou notre plus grand mal. ECAS

Nous pouvons appeller les passions, les modifications de l'a-

F

Leur fin est la même.

Les passions & leur visée.

mour propre. Le bien réel ou apparent les met en mouvement; mais comme tout bien n'est pas de nature à être partagé, & que la raison veut qu'on travaille à se pourvoir, il y a des passions qui, quoique concentrées en nous-mêmes, peuvent, lorsque les moyens sont honnêtes, être admises au rôle de la raison & mériter les soins: les passions qui aspirent à partager les biens, visent à un plus noble but, anoblissent leur espèce, & prennent le nom de vertus.

Que le Stoïque fier d'une insensibilité oisive se vante d'une vertu inébranlable, sa fermeté, semblable à celle de la glace, est une fermeté de contraction, & qui fait retirer les esprits vers le cœur. La force de l'esprit ne consiste point dans le repos, mais dans l'action. Une tempête qui s'éleve dans l'ame peut en rava-

ger une partie, mais par son action même en maintient la totalité. Nous naviguons diversement sur le vaste océan de la vie: la raison en est la bouffole, mais la passion en est le vent. Ce n'est pas dans le calme seul que l'on trouve la divinité: Dieu marche sur les flots, & monte sur les vents.

Les passions, ainsi que les éléments, quoique nées pour combattre, cependant mêlées & adouciées s'unissent dans l'ouvrage de Dieu: il n'a point renversé les passions, il n'a fait que les modérer, & il les a employées. Ce qui compose l'homme, l'homme pourroit-il le détruire? Il suffit que la raison maintienne les passions dans la voye de la nature, qu'elle les assujétisse & les gouverne, qu'elle soit elle-même docile à la nature & à Dieu.

L'amour, l'espérance, la joye,

la bande riante du plaisir ; & la haine , la crainte , le chagrin , triste cortège de la douleur ; les uns mêlés aux autres avec art , & renfermés dans leurs justes bornes , font & maintiennent la balance de l'esprit , composent les lumières & les ombres dont le contraste assorti fait la force & le coloris de la vie.

Nous avons toujours des plaisirs , ou entre nos mains , ou devant nos yeux ; & quand nous n'en possédons plus , nous en envisageons. Toute l'occupation du corps & de l'esprit est de saisir les présens , & de préparer les futurs. Tous répandent leurs charmes , mais leur effet n'est pas égal. Nos différens sens sont frappés par différens objets. De là , différentes passions enflamment les organes de la machine , plus ou moins , suivant que ces passions ont plus ou moins de

force ; & de-là , la passion qui domine dans le cœur , semblable au serpent d'Aaron , engloutit les autres.

Comme l'homme peut être en recevant la vie , reçoit le principe caché de la mort , la maladie naissante qui enfin doit l'emporter , croît & se fortifie en même tems que le corps acquiert des forces & qu'il croît. De même la maladie de l'esprit insusée , pour ainsi dire , & mêlée avec notre constitution , devient la passion qui le gouverne. Toute humeur vitale destinée à la nourriture du tout , se jette sur cette partie foible tant du corps que de l'ame : à mesure que l'esprit s'ouvre & se dévoile , tout ce qui échauffe le cœur ou remplit la tête , est , par l'imagination qui y employe ses arts dangereux , détourné sur la partie malade.

Passion dominante & la force.

cc.

®

C'est la nature qui donne la naissance à cette passion ; c'est l'habitude qui la nourrit. L'esprit, la vivacité, les talens en augmentent la malignité. La raison même en éguit le tranchant, en redouble la force ; ainsi que les rayons benfins du soleil augmentent l'acidité du vinaigre. La passion dominante, telle qu'elle soit, soumet la raison. Sujets malheureux d'une Reine légitime, en obéissant à cette foible Reine, c'est à une de ses favorites que nous obéissons. Hélas ! puisqu'elle ne nous donne pas des armes aussi bien que des règles, que peut-elle faire de plus, que de nous faire connoître notre foiblesse ? Accusatrice sévère, mais impuissante amie, elle nous apprend à plaindre notre nature, mais non point à la corriger : ou de juge devenant avocate, elle nous persuade le choix que nous

faisons ; s'il est fait, elle le justifie. Cependant fière de victoires imaginaires, elle enchaîne de petites passions pour en faire triompher une plus puissante. C'est ainsi qu'un Médecin s'imagine avoir dissipé les humeurs, lorsque ces humeurs rassemblées produisent la goûte.

Oui, le chemin de la nature doit être préféré. En ce chemin la raison n'est point guide, elle escorte ; elle est pour rectifier, & non pour renverser : elle doit traiter la passion dominante plus en amie, qu'en ennemie. Cette passion est une impulsion forte qui dirige les hommes vers des fins différentes. Agités par leurs autres passions, comme par des vents changeans, les hommes sont par la passion dominante, constamment jettés à une certaine côte. Qu'on soit épris d'amour pour la puissance ou pour

la science, pour l'or ou pour la gloire, ou pour le repos (ce qui est la plus forte des passions) toute la vie on poursuit son objet, même aux dépens de la vie. Le travail du Marchand, l'indifférence du Philosophe, l'humilité du Moine, la fierté du Héros : tout trouve également la raison de son côté.

Les passions
servent à fixer
nos principes, &
à les fortifier.

L'artisan éternel, tirant le bien du mal, entre sur cette passion nos meilleurs principes. C'est ainsi que le mercure de l'homme est fixé, la vertu mêlée à sa nature en devient plus forte : ce qu'il y a de grossier consolide ce qui seroit trop raffiné ; unis d'intérêt, le corps & l'esprit agissent de concert.

Comme un arbre ingrat au soin du Jardinier, entre sur un tronc sauvage devient fécond ; de même les plus folides vertus naissent des passions : la vigueur
d'une

d'une nature sauvage en fortifie la racine. Quelle source de vertu & d'esprit découle du chagrin, de l'obstination, de la haine ou de la crainte ? La colère donne du zèle & de la force ; l'avarice augmente la prudence ; la paresse entretient la Philosophie ; l'envie, qui tyrannise une ame basse, est emulation dans les sçavans & dans les guerriers. Le plaisir raffiné & resserré dans de certaines bornes, est un amour délicat, & charme le sexe : & on ne trouve dans l'homme ni dans la femme aucune vertu qui ne puisse venir de l'orgueil, ou de la honte.

C'est ainsi que la nature (que notre orgueil soit humilié par cette réflexion) nous donne des vertus voisines & apparentées des vices. La raison est comme le fort de la boule, qui détourne du mal vers le bien. Si Néron l'eût voulu, il eût régné

Mélange du vice & de la vertu dans notre nature ; proximité de leurs limites, leur distinction néanmoins certaine & évidente. Quel est l'office de la raison ?

comme Titus. L'impétuosité qu'on abhorre dans Catilina, charme dans Décius, est divine dans Curcius. La même ambition produit ou la perte ou le salut, elle fait un vrai citoyen, & elle fait également un traître.

Qui peut séparer ces lumières & ces ombres réunies dans notre cahos? Le Dieu qui est en nous.

Dans la nature, les extrêmes produisent des fins égales: dans l'homme, ils se confondent pour quelque usage merveilleux, quoique souvent si mêlés, que la différence entre les bornes où la vertu finit & où le vice commence, est trop délicate pour être aperçue: tantôt l'un empiète sur l'autre, ainsi que les ombres & les lumières dans de certains tableaux d'un travail fini.

O quelle folie: de vouloir de là tirer cette conséquence, qu'il

n'y a ici-bas ni vices ni vertus. Parce que le blanc & le noir seront mêlés, adoucis, fondus ensemble de mille manières différentes, n'y aura-t-il plus pour cela ni noir, ni blanc? Consultez votre propre cœur, rien n'est plus évident: c'est pour les confondre qu'il en coûte & de la peine & du tems.

Le vice est un monstre si hideux, que pour le haïr, il suffit de le voir. Cependant vu trop souvent, il se familiarise à nos yeux. D'abord nous le souffrons, ensuite nous le plaignons, enfin nous l'embrassons. Mais personne ne convient où est l'extrémité du vice. Demandez, où est le Nord? à York, c'est le Tweed: en Ecosse ce sont les Orcades*.

* La Province d'York est la plus Septentrionale d'Angleterre. Le Tyweed est une rivière qui sépare l'Angleterre & l'Ecosse. Les Orcades sont des îles au Nord de l'Ecosse dépendantes de ce Royaume.

L'auteur du vice
ce commencement
nous y sommes
trompés.

& là c'est le Groenland, la Zemble ou quelqu'autre pays. Personne ne conviendra d'être vicieux au plus haut degré : il pense que son voisin l'excede encore. Ceux qui sont, pour ainsi dire, sous la zone du vice même, ou ne sentent point les fureurs, ou les désavouent. Ce qui fera frémir un heureux naturel, un vicieux endurci prétendra que c'est un bien.

Tout homme doit être & vertueux & vicieux : peu le sont à un degré extrême, mais tous le sont à un certain degré. Le scélérat & le fou sont vertueux & sages par accès ; & quelquefois par accès l'homme de bien fait ce qu'il condamne. Nous ne suivons pas en tout, mais par partie, le bien & le mal, car soit vices, ou vertus, l'amour propre les dirige. Chaque individu vise à différents buts ; mais le grand but

Nos passions de
ces vices sont
des instruments

de Dieu est unique, & ce but c'est la totalité de l'univers. C'est lui qui contrequarre chaque folie & chaque caprice, qui détourne les effets de chaque vice, qui a donné d'heureuses foiblesses à tous les ordres ; la honte aux Filles, & la fierté aux Dames ; la crainte aux hommes d'état, & la témérité aux hommes de guerre ; la présomption aux Princes ; & la crédulité aux peuples. C'est lui qui peut produire les effets de la vertu par un principe de vanité, car l'homme vain ne recherche point l'intérêt, il est récompensé par la louange. C'est lui qui bâtit sur les besoins & les défauts de l'esprit, la joye, la paix & la gloire de l'homme.

Les cieus en nous mettant dans de mutuelles dépendances, maîtres, serviteurs, amis ; nous ordonnent de nous aider réciproquement, en sorte que la foi.

G iij

de la Providence
des moyens
du bien général. La sagesse
de leur distribution
aux différents
ordres du
général humain.

Leur utilité
pour la société
& pour chacun
en particulier
dans tout état
& dans tout
âge.

blesse de chaque individu devient la force de tous. Le besoin, les foiblesses, les passions resserrent plus étroitement les liens de l'intérêt commun, ou les rendent plus chers. Nous leur devons la véritable amitié, l'amour sincère, la joye intérieure dont nous jouissons dans cette vie, & c'est d'eux aussi que nous aprenons dans le déclin de l'âge à renoncer à l'amour & aux plaisirs. La raison en partie, & en partie la décadence de notre nature nous aprennent à recevoir la mort, & à être calmes dans ce passage.

Quelle que soit la passion d'un homme, la science, la renommée, ou les richesses, personne ne veut se changer contre son voisin. Les sçavans s'estiment heureux de rechercher la nature, l'ignorant est heureux de ce qu'il n'en sçait pas davantage ;

le riche s'aplaudit de son abondance ; le pauvre se contente du soin de la Providence, l'aveugle danse, & le boiteux chante. L'yvrogne se croit un Héros, & le lunatique un Roy. Le Chimiste qui meurt de faim, est souverainement heureux avec ses espérances dorées, & le Poète l'est avec sa muse.

Quelle merveilleuse consolation accompagne chaque état ! L'orgueil est donné à tous, comme un ami commun. Des passions fortables aident à chaque âge : l'espérance voyage avec nous & ne nous quitte point, lors même que nous mourons.

Jusqu'à ce terme fatal, l'opinion avec ses rayons changeans dore les nuages qui embellissent nos jours. Le manque de bonheur est suppléé par l'espérance, le manque de sens, par l'orgueil, & ce que la connoissance peut

renverser, ces passions le relèvent. La joye semblable à une bulle d'eau, rit dans la coupe de la folie. Qu'une espérance soit perdue, nous en recouvrons une autre, & la vanité ne nous est pas donnée en vain. L'amour propre devient même par la puissance divine une balance pour peser par nos besoins ceux des autres. Avouons donc cette vérité, d'où nous devons néanmoins tirer un motif de consolation; c'est que, QUOIQUE L'HOMME SOIT FOLIE, DIEU EST TOUTE SAGESSE.

Fin de la seconde Epitre.

ESSAI

ESSAI
SUR
L'HOMME.

EPITRE III.

*De la nature & de l'état de
l'Homme par rapport à la
société.*

APRENDS, Hommeborné,
aprends que « la CAUSE
» UNIVERSELLE n'agit que
» pour UNE FIN, mais qu'elle
» agit par différentes loix. » Dans
route la folie que peut inspirer
la fanté la plus vigoureuse, dans
la pompe de l'orgueil & dans
l'impudence des richesses, que

renverser, ces passions le relèvent. La joye semblable à une bulle d'eau, rit dans la coupe de la folie. Qu'une espérance soit perdue, nous en recouvrons une autre, & la vanité ne nous est pas donnée en vain. L'amour propre devient même par la puissance divine une balance pour peser par nos besoins ceux des autres. Avouons donc cette vérité, d'où nous devons néanmoins tirer un motif de consolation; c'est que, QUOIQUE L'HOMME SOIT FOLIE, DIEU EST TOUTE SAGESSE.

Fin de la seconde Epitre.

ESSAI

ESSAI
SUR
L'HOMME.

EPITRE III.

De la nature & de l'état de l'Homme par rapport à la société.

APRENDS, Hommeborné, apprends que « la CAUSE » UNIVERSELLE n'agit que » pour UNE FIN, mais qu'elle » agit par différentes loix. » Dans route la folie que peut inspirer la fanté la plus vigoureuse, dans la pompe de l'orgueil & dans l'impudence des richesses, que

cette grande vérité te soit présente jour & nuit : qu'elle le soit surtout au Prêtre qui prêche, au fidèle qui prie.

Tout Parisien
est un système
de société.

Considère le monde où tu es placé, examine cette chaîne d'amour qui rassemble & réunit tout ici-bas comme en haut. Vois la nature féconde travailler à cet objet, un atome tendre vers un autre atome, & celui qui est attiré, en attirer un autre figuré & dirigé pour embrasser son voisin. Vois la matière, variée sous mille formes différentes se presser vers un centre commun, le bien général : un végétatif mourant est le soutien de la vie d'un autre, & quelque fois se dissout pour vivre une vie nouvelle : une forme qui cesse d'être est succédée par une autre forme, passant alternativement de la vie à la mort, de la mort à la vie ; semblable à une

bulle formée sur la mer de la nature, elle s'élève, elle crève, elle retourne à la mer. Il n'y a rien d'étranger, toutes les parties sont relatives au tout. L'esprit universel qui s'étend partout, qui conserve tout, unit tous les êtres, le plus grand au plus petit. La bête est utile à l'homme, & l'homme est utile à la bête. Tout est servi & tout sert. Rien n'existe à part : la chaîne se perpétue, ou finit-elle ?

Homme insensé, Dieu aura-t-il travaillé seulement pour ton bien, ton plaisir, ton amusement, ton ornement & ta nourriture ? Celui qui nourrit pour ta table le fan folâtre, a pour lui émaillé les prairies. Est-ce à cause de toi que l'allouette s'élève dans les airs, & qu'elle gazouille ? La joye excite ses chansons, elle agite ses ailes. Est-ce à cause de toi que la linotte fait reten-

Rien n'est fait
ni entièrement
pour lui-même,
ni entièrement
pour les autres.

tir ses accens; ce sont ses amours & ses propres tressaillemens qui enflent son gosier. Un fier courfier pompeusement manégé, partage avec son cavalier le plaisir & la gloire. La semence qui couvre la terre est-elle à toi seul? Les oiseaux réclameront leur grain. Est-ce à toi seul qu'appartient toute la moisson dorée d'une année fertile? Une partie paye & justement, le labour du bœuf qui la mérite. Le porc qui ne laboure point, & qui n'obéit point à la voix de l'homme, subsiste par les soins de ce prétendu maître & seigneur de tout.

Sache donc que tous les enfans de la nature partagent ses soins. La fourrure qui échauffe le Monarque a auparavant échauffé l'ours. Lorsque l'homme crie; voyez, tout est pour mon service: Voyez l'homme

qui est pour le mien, replique l'oïson qu'on engraisse. Quel soin pour le garder, le loger, le nourrir & le bien traiter. C'est tout ce que l'oïson connoît, il ne sçait pas que c'est pour être mangé. Aussi loin qu'oïson peut porter ses connoissances, l'oïson raisonne bien; il se trompe sur les desseins de l'homme, qui sont au-dessus de sa portée: il en est de même de l'homme, plus oïson que l'oïson, lorsqu'il prétend que tout soit fait pour un, & non pas un pour le tout.

Supposé même que le plus fort régné sur le plus foible, & que l'homme soit l'esprit & le tiran de l'univers, la nature met ce tiran. Lui seul connoit & sent les besoins & les maux des autres créatures. Le milan fondant sur un pigeon, frappé de la variété de son plumage, l'épargnera-t-il? Le faucon écoute-t-il le chant

Bonheur ma-
truel des ai-
mans.

du rossignol: Le geai admire-t-il les ailes dorées des insectes ? L'homme seul s'intéresse pour tous, il fait jouir les oiseaux, des bois, les bêtes, des pâturages, & les poissons, des rivières. Il prend soin des uns par intérêt, son plaisir l'excite à en soigner un plus grand nombre d'autres, & un plus grand nombre encore est soigné par la vanité. Tous subsistent par les soins d'un maître vain, & jouissent de l'étendue de bonheur qui naît de son luxe. C'est lui qui préserve contre la famine & contre les bêtes sauvages, la vie de ce qu'une faim fuyante convoitise, il régale les animaux qu'il destine à son régale: tant qu'ils existent, il les rend heureux, ces animaux prévoyant aussi peu le coup fatal, y étant aussi peu sensibles, qu'un homme favorisé du Ciel* pré-

* Plusieurs Anciens & quelques Orientaux

voit ou ressent le coup de la foudre. Ils ont joui de la vie avant que de mourir, ne devons nous pas aussi mourir après avoir joui de la vie?

Le Ciel favorable à tout être qui ne pense point, ne lui donne pas la connoissance inutile de sa fin: il la donne à l'homme; mais dans un tel point de vue, que dans le tems même que l'homme la craint, Dieu la lui fait souhaïter. L'heure étant cachée, la crainte est éloignée, & la mort qui s'approche ne paroît jamais voisine. O miracle toujours subsistant, que les cieus n'ayent donné ce tour d'esprit, qu'au seul être qui pense!

Sache, que soit doué de raison ou d'instinct, chaque être jouit des facultés qui lui conviennent. Les réflexions de nos jours regardent ceux qui sont frappés de la foudre comme des personnes sacrées & particulièrement favorisées du Ciel.

La raison & l'instinct produisent les mêmes effets par rapport au bien.

de chaque indi-
vidu.

54

ESSAI

viennent le mieux, que par leur principe, tous également tendent au bonheur & trouvent des moyens proportionnés à leur fin. Les bêtes guidées par l'instinct, qui ne s'égare jamais, ont-elles besoin d'un *autre guide infail-
libile*? la raison, quelles qu'en soient les facultés, n'a tout au plus que de l'indifférence: elle ne se soucie pas de servir, ou elle ne sert que lorsqu'elle y est pouf-
fée. Elle attend qu'on l'appelle, & souvent même ne vient pas. L'instinct toujours prêt à servir, vient de lui-même: il n'abandonne jamais, la raison manque souvent. L'un ne peut aller que droit, & l'autre peut aller de tra-
vers. Dans la nature des bêtes le principe d'impulsion & de com-
paraison, double dans la nôtre, n'est qu'un. Et si on le peut, qu'on élève la raison au-dessus de l'instinct; dans celui-ci c'est Dieu

SUR L'HOMME. 55

Dieu qui gouverne; dans l'autre c'est l'homme.

Qui a appris aux habitans des champs & des bois à éviter les poisons, & à choisir leur aliment. Prévoyantes, les bêtes savent pour résister aux tempêtes ou aux marées, bâtir sur la vague ou former des voutés sous le sable. Qui a appris à l'araignée à dessigner des parallèles avec autant de justesse que de Moivre*, sans règle & sans ligne? qui enseigne aux cicognes, semblables aux fameux Colomb, à parcourir des cieus étrangers & des mondes inconnus? Qui convoque leur assemblée? qui fixe le jour du départ? qui forme leurs phalanges? & qui leur marque le chemin? ®

Dieu met dans la nature de chaque être, la semence de son

La raison de
l'instinct for-
meur des hai-

* Fameux Mathématicien & Algébriste, fort estimé par le grand Newton.

H

sons de Société
dans tous les
Mers,

56 E S S A I
bonheur, & il lui prescrit des limites propres; mais comme il a créé un univers, il a, pour rendre cet univers heureux, fondé sur de mutuels besoins le mutuel bonheur: c'est ainsi que l'ordre éternel règne depuis le commencement, & que la créature est liée à la créature, l'homme à l'homme. Tout ce que le Ciel vivifiant anime, tout ce qui respire dans les airs, tout ce qui croît dans la profondeur des mers ou qui habite sur la terre, la nature le nourrit d'une flamme vitale, en fait éclore les semences productrices. L'homme non-seulement, mais tout ce qui erre dans les bois, tout ce qui vole dans l'air ou nage dans l'eau, s'aime soi-même, mais ne s'aime point uniquement: chaque sexe se recherche. Leur plaisir ne finit point avec les vifs embrassements: ils s'aiment & se retrou-

Establissemens
des Sociétés par
l'imitation.

SUR L'HOMME. 57
vent encore une fois dans leur race. Les bêtes & les oiseaux s'acquittent de leur charge: les mères nourrissent & les pères défendent. Les petits devenus grands, sont congédiés pour courir la terre ou l'air: à cet âge l'instinct paternel s'arrête, les soins finissent, les liens se rompent, chacun cherche de nouveaux embrassemens: d'autres amours commencent: une race nouvelle succède.

L'espèce humaine moins capable de s'aider, demande des soins de plus longue durée, & ces soins produisent des liens plus durables. La réflexion & la raison les fortifient, l'amour & l'intérêt les resserrent. On brûle par sympathie, on se fixe par choix. Chaque vertu marche à son tour après chaque passion. De nouveaux besoins, de nouveaux secours, de nouveaux ha-

La raison en resserre encore plus étroitement les liens.

Hij

bitudes entent sa bienveillance sur les bienfaits. Les races se suivent : une en procrée une autre. Un amour d'habitude maintient l'union de la race qui procrée : un amour de nature maintient la race procrée. A peine celle-ci est-elle parvenue à la maturité de l'homme, elle voit celle dont elle a reçu la vie, incapable de s'aider. La mémoire & la prévoyance, l'une par le souvenir d'une tendre jeunesse, & l'autre par la crainte d'une vieillesse infirme, font naître de justes retours : ainsi le plaisir, la reconnoissance & l'espérance combinées donnent encore de plus grandes forces à l'intérêt mutuel, & préservent l'espèce.

Du premier
état du monde.

Que l'on ne croye point que dans le premier état du monde la créature marchât aveuglément. C'étoit le règne de Dieu. L'amour propre & l'amour so-

cial naquirent avec le monde : l'union fut lien de toutes choses, & de l'homme. Alors il n'y avoit point d'orgueil, ni tous ces arts qui aident à la vanité. L'homme & la bête jouissant également des forêts, marchaient ensemble à l'ombre des bois. Ils avoient une même table & un même lit. Des meurtres ne fournissoient point à l'homme son habillement & sa nourriture. Une forêt retentissante étoit le temple général, où tous les êtres à qui Dieu a donné les organes de la voix, chantoient les louanges de ce Père commun. Le sacrifice n'étoit ni revêtu d'or, ni souillé de sang. Le Prêtre étoit sans blâme, pur, exempt de carnage & de vénalité. Un soin universel étoit l'attribut des cieux : la prérogative de l'homme étoit de gouverner, mais sans tyranniser. O que l'homme des tems

qui devoient suivre, est différent : Sourd aux gémissemens de la nature dont il est ennemi, il est bourreau & tombeau de la moitié de ce qui a vie, meurtrier des autres êtres, & traître à lui-même. De justes maladies naissent de son luxe, & les meurtres qui l'assouviennent, vangent ce qu'il a immolé. Les passions furieuses naquirent de ces premiers carnages, & attirèrent contre l'homme un animal plus féroce, l'homme même.

Voyons comment il s'éleva peu à peu de la nature à l'art : le partage de la raison étoit alors de copier l'instinct. C'est ainsi que la voix de la nature se fit entendre à l'homme. « Va, dit-elle, & puise tes instructions dans les exemples des bêtes. » Apprends des oiseaux les ali-mens que les arbrisseaux produisent, & des animaux les

La raison ins-
uite par l'in-
tinct dans l'in-
vention d'essai.

» propriétés des herbes. Que l'a-
» beille t'enseigne à bâtir, la
» taupe à labourer, le vers à
» tisser. Apprends du petit Nau-
» tilus* à naviguer, à manier
» l'aviron, & à recevoir l'im-
» pression du vent. On trouve
» parmi les bêtes toutes les for-
» mes de société. Ici sont des
» ouvrages & des villes souter-
» raines, là sont des villes en
» l'air construites sur des arbres
» agités. Etudie le génie & la
» police de chaque petit peuple;
» la république des fourmis &
» le royaume des abeilles : com-
» ment celles-là rassemblent
» leurs richesses dans des maga-

* C'est un poisson qu'Oppien décrit de cette manière au livre premier. Il nage sur la mer dans la coquille qui ressemble au corps d'un navire. Il élève en l'air deux de ses pieds entre lesquels est une membrane étendue qui lui sert de voile, & il se sert de ses deux autres pieds comme de deux rames. On voit ce poisson dans la Méditerranée. (R)

» fins communs, & conservent
 » l'ordre dans l'anarchie: com-
 » ment celles-ci, quoique sou-
 » mises à un seul maître, ont
 » néanmoins chacune leur cel-
 » lule séparée & leurs biens en
 » propre. Remarque les loix in-
 » variables qui préservent leur
 » état; loix aussi sages que la
 » nature, aussi immuables que
 » le destin. En vain ta raison veut
 » tisser des toiles plus délicates,
 » retenir la justice dans le filet
 » de la loy, & faire d'un droit
 » trop rigide une souveraine in-
 » justice: droit toujours trop foi-
 » ble avec les gens forts & tou-
 » jours trop fort avec les gens
 » faibles. Va, règne sur toutes
 » les créatures: que la plus ha-
 » bile fasse obéir les autres: pour
 » des arts appris des brutes on te
 » couronnera, on t'adorera com-
 » me un Dieu. »

Origine des

Ainsi parla la nature. L'hom-
me

me docile obéit: des villes fu-
 rent bâties, des sociétés furent
 formées: icis' élève un petit état:
 auprès il s'en élève un autre, &
 ils s'unissent par amour ou par
 crainte. Les arbres produisent-ils
 dans l'un des fruits plus exquis?
 & les sources donnent-elles dans
 l'autre des eaux plus salutaires?
 ce que la guerre pourroit ravir,
 le commerce peut le donner;
 au lieu d'être ennemi, on de-
 vient ami: la communication
 & l'amour unissoient fortement
 le genre humain, lorsque l'a-
 mour étoit encore libre & qu'il
 n'y avoit de loix que celles de la
 nature: c'est ainsi que les états
 furent formés. Le nom de Roy
 fut connu, jusqu'à ce qu'un in-
 térêt commun plaçât le pouvoir
 dans un seul. Alors la vertu,
 ou répandant le bonheur par les
 arts, ou ne faisant la guerre que
 pour éloigner les maux, cette

Sociétés 'telles-
quas

Origine du
gouvernement
monarchique.

vertu de même nature que celle qui fait obéir les enfans à leurs pères, rendoit le Prince le père du peuple.

Gouvernement
des Patriarches.

Jusqu'à lors chaque Patriarche couronné par les mains de la nature, étoit le Roy, le Prêtre & le Père de son état naissant. Ses sujets se fioient sur lui, comme sur une seconde Providence. Son œil étoit leur loi, sa langue leur oracle. Il leur aprioit à faire sortir leur aliment du filon étonné, à commander le feu & contenir les eaux, à tirer des monstres des plus profonds abîmes de la mer, & de la terre atteindre l'aigle qui habite les airs. Enfin devenu languissant, maladif & mourant, les peuples commencèrent à plaindre comme homme, celui qu'ils avoient révééré comme Dieu. Ensuite en remontant de père en père, ils recherchèrent un grand, un

premier Père, & ils l'adorèrent. Ou bien la simple tradition que cet univers a commencé, fit passer de père en fils une foi non interrompue. L'ouvrier étoit distinctement connu par son ouvrage, & la raison n'en reconnut jamais qu'un seul. Avant que l'esprit perverti eût altéré cette lumière, l'homme semblable à son créateur, trouva que tout étoit bon: il marchoit à la vertu dans les voyes du plaisir: & dans le Dieu qu'il reconnoissoit, il reconnoissoit un père. Alors toute la foi, tout le devoir consistoit dans l'amour: la nature n'admertoit dans l'homme aucun droit divin, & ne pouvant appréhender aucun mal de Dieu, elle ne croyoit pas qu'un être souverain pût n'être pas un être souverainement bon. Une vraie foi, un bon gouvernement étoient un is ensemble. L'u.

L'amour est
le principe de la
religion & d'un
vrai gouverne-
ment.

ne n'étoit que l'amour de Dieu,
& l'autre l'amour de l'homme.

Qu'il premier enseigna à ces
ames esclaves & à ces royaumes
ruinés, cette créance monstrueuse
que plusieurs ont été faits pour
un, cette orgueilleuse exception
de toutes les loix de la nature,
qui bouleverse le monde & contre-
quarre la cause suprême? La
force fit premièrement les con-
quêtes, & les conquêtes firent les
loix. Jusqu'à ce que la superstition
aprit à respecter le tiran, elle
partagea la tyrannie avec lui,
& lui prêtant son secours, fit un
Dieu du conquérant, & un es-
clave du sujet. Elle se prévalut
du feu des éclairs, du bruit du
tonnerre, du tremblement des
montagnes, & des gémissemens
de la terre, pour faire prosterner
l'homme foible, & contraindre
les orgueilleux à prier des êtres
invifibles & plus puissans qu'eux,

La crainte est
le principe de
la superstition
& de la tyran-
nie. Origine &
caractere de l'i-
dolâtrie.

Du ciel qui s'éclatoit, elle fit
descendre des dieux, & sortit
des spectres infernaux de la ter-
re qui s'entr'ouvroit. Elle fixa ici
des demeures terribles, & là des
demeures fortunées. La crainte
fit des démons, & une foible es-
pérance fit des dieux; dieux de
partialité, d'inconstance, de pas-
sion, d'injustice, dont les attri-
buts étoient la rage, la vengean-
ce, ou la luxure; tels que des
ames lâches pouvoient les ima-
giner: covars tirans, ils crurent
dans des dieux tirans. Alors le
zèle & non la charité devint
leur guide: l'enfer fut bâti sur
la haine, & le ciel sur l'orgueil.
Alors la voûte céleste cessa d'être
sacrée: on construisit des
Temples: des Autels de marbre
furent élevés & arrosés de sang.
Pour la première fois les Prêtres
se nourrirent d'une chair vivan-
te, & ensuite souillèrent de sang

humain leur idole hideuse. Ils ébranlèrent la terre par les foudres du ciel, & se servirent de Dieu comme d'une machine pour les lancer contre leurs ennemis.

C'est ainsi que l'amour propre borné dans un seul, sans égard à ce qui est juste ou injuste, se fraye un chemin à la puissance, à l'ambition, aux richesses & à la volupté. Ce même amour propre répandu dans tous, fournit lui-même des motifs pour le restreindre, est la source du gouvernement & des loix. Car si ce qu'un homme désire, les autres le désirent aussi, que sert la volonté d'un seul contre la volonté de plusieurs? Comment conservera-t-il une chose, si ou lorsqu'il est endormi, un plus foible la lui dérobe, ou lorsqu'il est éveillé, un plus fort la lui arrache? L'amour de la sûreté doit res-

Influence de
l'amour propre
pour le bien de
la société.

treindre celui de la liberté, & tous doivent s'unir pour la conservation de ce qu'un chacun désire d'acquérir. C'est ainsi que pour leur propre sûreté, les Rois forcés à la vertu, cultivent la justice & la bienveillance, que l'amour propre abandonne ses premiers mouvemens, & que le bien privé se trouve dans le bien public.

C'est ce qui fait qu'un esprit consacré à l'étude ou qu'une ame générale, un ami des dieux ou un ami de l'homme, un Poète ou un bon citoyen, s'élève pour rétablir la foi & la morale que la nature a premièrement donnée, rallume son ancien flambeau, non point un flambeau nouveau: s'il ne peint point l'image de Dieu, il en trace l'ombre: il apprend aux Rois & aux Peuples à user de leurs justes droits;

Établissement
de la vraie Religion, & d'un
juste gouvernement sur leur
premier prince.

Gouvernement
sûreté.

à n'en point lâcher ni retenir trop la bride délicate ; à si bien accorder le grand avec le petit, que qui touche l'un ébranle l'autre ; & à si bien unir leurs intérêts naturellement contraires, qu'il en résulte une harmonie d'états bien concertés. Telle est la grande harmonie du monde qui naît de l'union, de l'ordre & du concert général de toutes choses, où le grand & le petit, le fort & le foible sont faits pour servir & non pour souffrir, pour fortifier & non pour envahir ; où l'on est d'autant plus puissant qu'on est plus nécessaire aux autres, & où l'on est heureux à proportion que l'on fait des heureux, où tout tend à un seul point, où tout est porté vers le même centre ; bêtes, hommes ou anges, serviteur, Seigneur ou Roi.

Laissez aux insensés à disputer sur la forme du gouvernement. Le mieux administré est le meilleur. Laissez les faux zélés disputer sur les différentes manières de croire : tout ce qui s'oppose à l'unique, à la grande fin, doit être faux ; & tout ce qui contribue au bonheur du genre humain, & à la correction des mœurs, vient de Dieu.

L'homme semblable à la vigne, a besoin de support ; & la force qu'il acquiert vient de l'embrasement qu'il donne. Ainsi que les Planètes qui tournent en même tems sur leur propre axe & autour du soleil, de même deux mouvemens compatibles agissent dans l'ame ; dont l'un regarde la personne même, & l'autre l'univers. ®

C'est ainsi que Dieu & la na-

Diverses formes de gouvernement ; & le plus véritable & commun.

72 ESSAI SUR L'HOMME.
ture ont lié la fabrique générale, & ont voulu que l'amour propre & l'amour social confondus, ne fussent qu'un.

Fin de la troisième Epître.



73

ESSAI
SUR
L'HOMME.

ÉPITRE IV.

*De la nature & de l'état de
l'Homme par rapport au
bonheur.*

BONHEUR, le but & la fin de notre être : bien, plaisir, repos, contentement, quel que soit ton nom, ce je ne sçais quoi qui excite nos soupirs éternels, pour lequel nous supportons la vie, & nous ne craignons pas de mourir : toujours si près

ESSAI

de nous, & toujours au-delà de nous : toujours recherché plus loin qu'il n'est, vû confusément par le sage, comme par le fou : Plante d'une semence céleste, si tu es tombée ici-bas, dis dans quel terroir mortel tu daignes croître ? Brilles-tu épanouie par les rayons d'une Cour favorable, ou es-tu enterrée avec les diamans dans des mines précieuses ? Es-tu entrelassée avec les guirlandes des lauriers du Parnasse, ou es-tu moissonnée par le fer dans le champ de Mars ? Où croît-elle ? Où ne croît-elle pas ? Si notre travail est vain, c'est la faute de la culture, & non du terroir. Le bonheur véritable, n'est point renfermé dans quelque lieu privilégié ; on ne peut le trouver nulle part, ou on le trouve par tout : on ne peut l'acheter, il est libre ; il fuit les Monarques. Bolingbroke, il habite avec toi.

Demande aux Sçavans le chemin pour y arriver ; les Sçavans sont aveugles : l'un nous ordonne d'être serviable, l'autre de fuir les hommes ; quelques-uns font consister le bonheur dans l'action, & d'autres dans le repos ; ceux-ci l'appellent plaisir, & ceux-là contentement : toutes ces définitions ne disent guères plus ou moins que ceci, QUE LE BONHEUR EST BONHEUR. Celui-ci dit que son plaisir est de n'avoir aucune peine ; celui-là incertain ne sait où le fixer ; un autre dira que la vertu même n'y peut rien.

Abandonnons les sentiers d'une folle opinion ; suivons la voye de la nature. Tous les états peuvent atteindre au bonheur : tout le monde peut le posséder : ses biens s'offrent à nous ; il ne faut pas les chercher dans les extrémités. Il ne faut que du

Le bonheur mal défini par les Philosophes

Le bonheur est le but de tous les hommes & que tous peuvent atteindre.

bonsens dans l'esprit, de la droiture dans le cœur : & qu'on se plaigne tant qu'on voudra de la diversité des portions, il n'y a pas moins une égalité de tranquillité commune, qu'une égalité de sens commun.

Reslouviens - toi, Homme, que la cause universelle n'agit pas par des loix particulières, mais qu'elle agit par des loix générales : & qu'elle a constitué, ce qui doit s'appeller le véritable bonheur, non dans le bien d'un seul, mais dans le bien de tous. Il n'y a pas de bonheur dont jouisse un individu, que ce bonheur ne panche en quelque manière vers toute l'espèce. Un cruel bandi, un tiran fougueux enivré d'orgueil, un hermite entermé ne peuvent suffire à leur bonheur. Ceux qui prétendent le plus de fuir ou de haïr le genre humain, cherchent

Dieu gouverne par des Loix générales & non particulières. Il veut que le bonheur soit égal, & peut être tel, il doit être social, parce que tout bonheur particulier dépend du bonheur général.

un admirateur, souhaitent de s'assurer d'un ami. Si l'on fait abstraction de ce que les autres sentent de ce qu'ils pensent, tous les plaisirs seront languissans, la gloire s'obscurira. Chacun a sa part de bonheur, & qui veut en obtenir davantage, éprouvera que le plaisir ne paye pas la moitié de la peine.

L'ordre est la première loi du Ciel : & ce principe accordé, il y a, & il doit y avoir des hommes plus puillans que les autres, plus riches, plus habiles ; mais d'en inférer qu'ils soient plus heureux, c'est heurter le sens commun. Quoiqu'inégalement partagés des biens de la fortune, si les hommes sont égaux dans leur bonheur, c'est à tort qu'on accuse le ciel de partialité. Loin de le détruire, cette inégalité de biens produit des besoins mutuels qui

Comme il est nécessaire pour l'ordre, la paix & le bien-être de la société que les biens extérieurs soient inégalement distribués : le bonheur ne peut pas consister dans leur possession.

servent à l'augmenter. La différence qui se trouve dans la nature, en conserve la paix. Ce n'est ni la condition, ni les circonstances, qui font l'essence du bonheur. Il est le même dans le sujet comme dans le Roi, dans celui qui défend, ou dans celui qui est défendu: dans celui qui trouve un ami, ou dans celui qui est cet ami. Le Ciel qui a soufflé dans tous les membres de l'univers une vie commune, leur a aussi donné une bénédiction commune. S'il y avoit une égalité dans la possession des biens, & que ceux qui les possèdent fussent d'un même degré, n'y auroit-il pas des débats continuels? Ainsi donc, puisque Dieu a fait un bonheur pour tous hommes, il ne peut pas l'avoir placé dans des biens extérieurs.

Nonobstant
cette inégalité,
la Providence a

La fortune peut disposer diversement de ses dons: suivant la diversité

diversité de ses distributions, on appelle les uns heureux, les autres malheureux; mais l'égalité de la juste balance des cieus se manifeste, en donnant aux uns de l'espérance, aux autres de la crainte. Ce n'est pas le bien ou le mal présent qui fait le sujet de la joye ou de l'affliction, mais le presentiment d'un mieux ou d'un pis futur.

O fils de la terre! voulez-vous encore par des montagnes assés vous élever jusqu'aux cieus? Les cieus se rient de vos vains efforts & vous ensevelissent sous les masses élevées par votre folie.

Scachez que tous les biens dont peuvent jouir des individus, que tous ceux que Dieu & la nature ont destinés à l'homme, que tous les plaisirs de la raison & les joyes des sens, consistent en trois choses, la SANTE, la PAIX, & le NECESSAIRE. LA

K

par les passions
de la crainte &
de l'espérance,
balance le bon-
heur parmi les
hommes.

Ce que c'est
que le bonheur
de l'homme,
comme indivi-
du. De l'aven-
tage qu'ont ces
hommes vert-
ueux.

santé ne se maintient que par la tempérance : & la paix est l'apanage de la vertu. Les bons & les mauvais peuvent acquérir les dons de la fortune, mais le plaisir de la jouissance en est diminué à proportion de la méchanceté de ceux qu'ils obtiennent. Qui dans la poursuite des richesses ou des voluptés risque le plus, de celui qui n'emploie que des moyens droits, ou de celui qui en employe d'injustes ? Du vicieux ou du vertueux, soit heureux ou malheureux, lequel des deux excite le mépris, lequel excite la compassion ? Calculez tous les avantages que le vice heureux peut obtenir, vous trouverez que la vertu les fuit & les dédaigne, & donnez à un scélérat tous les bonheurs qu'il peut souhaiter, il y en a toujours un qui lui manque, celui de passer pour honnête homme.

Aveugle à la vérité & au sifteme général de Dieu ici-bas, on attache le bonheur au vice, le malheur à la vertu. Celui qui connoît le mieux le grand plan, qui entre le mieux dans l'ordre général, celui-là connoît le mieux le bonheur, celui-là fera le plus heureux. Il n'y a que les foux qui appellent l'homme de bien malheureux, pour des maux ou des accidens que le hazard donne à tous. Voyez la chute de Falkland, cet homme juste & vertueux : voyez le divin Turenne renversé sur la poussière : voyez le sang de Sidney couler dans le champ de Mars : est-ce leur vertu qui en est la cause ? n'est-ce point leur mépris pour la vie ? O jeune & cher Digby, l'objet de nos regrets, est-ce la vertu, (car les cieux n'en donnoient jamais davantage,) qui t'a précipité dans le tombeau ? Si

Erreur d'imputer à la vertu ce qui n'est que faiblesse de la nature ou malheur de la fortune.

c'est la vertu qui fait expirer le fils, pourquoi donc le père vit-il comblé d'années & plein d'honneur? Pourquoi le digne Evêque de Marseille respira-t-il un air pur, tandis que la nature languissoit, & que l'haleine des vents souffloit la mort? Ou pourquoi les cieus laissent-ils si long-tems (si toutefois la vie peut être longue) laissent-ils aux pauvres & à moi une mère respectable?

Qu'est-ce qui fait le mal physique, & qu'est-ce qui fait le mal moral? L'un, les écarts de la nature; & l'autre, les égaremens de la volonté. Dieu n'envoie point de maux; la nature les laisse tomber, ou ils s'échappent dans les changemens: l'homme qui s'en infecte, les augmente. Nous pouvons aussi peu nous plaindre aux cieus de ce que le juste Abel est tué par Caïn, que de ce qu'un fils vertueux souffre

les incommodités d'un sang corrompu que lui a transmis un père débauché. Doit-on croire que la cause éternelle, semblable à de foibles Princes, renversera ses loix pour quelques favoris?

Faut-il que l'Etna brûlant, à la sommation du Philosophe, oublie ses tonnerres & rappelle les feux? Que des impressions nouvelles se fassent ressentir sur les airs & sur les mers, pour aider à la respiration du vertueux Bethel? Que dans un tremblement de terre les montagnes ébranlées n'obéissent pas aux déterminations de la gravité, parce que vous passez tout près? Ou qu'un vieux Temple prêt à s'érouler suspende sa chute pour la réserver à de Chartres?

Ce monde, si propre pour les scélérats, ne vous contente donc point: imaginons-en un meilleur, Supposons qu'il devienne

Folle de vouloir que Dieu change les Loix générales en faveur d'un particulier.

UNIVERSIDAD AD

UNIVERSIDAD

NOM

RALE

®

un Royaume de justes ; considérons d'abord comment ces justes s'accorderont. Je veux que les hommes de bien méritent un soin particulier de Dieu ; mais qui autre que Dieu peut dire quels sont les hommes de bien ? L'un pense que l'esprit céleste est descendu dans Calvin, un autre croit qu'il a été un instrument de l'enfer. Si Calvin partage le bonheur des Cieux, ou s'il ressent le poids de la verge vengeresse, l'un crie qu'il y a un Dieu, & l'autre crie qu'il n'y en a point. Ce qui choque l'un, édifie l'autre, & un seul système ne peut pas satisfaire tous les hommes. Si d'un autre côté chacun a le sien, tout ne sera que débats ? Faudra-t-il que le mari & la femme aient différens systèmes ? Le meilleur de tous, fait sur nous des impressions différentes, & ce qui ré-

compense votre vertu punit la mienne. **TOUT CE QUI EST, EST BIEN.** Il est vrai que ce monde a été fait pour César, mais il a aussi été fait pour Titus : & qui des deux fut le plus heureux ? celui qui enchaîna sa patrie, ou celui dont les vertus soupiroient la perte d'un jour écoulé sans bienfaits ?

Mais, direz-vous, la vertu meurt quelquefois de faim, tandis que le vice regorge de biens. Que s'ensuit-il ? le pain est-il la récompense de la vertu ? Le vice peut l'acquérir, c'est le prix du travail : le scélérat le mérite lorsqu'il laboure la terre : il le mérite lorsqu'il affronte les mers, où la folie combat pour les tirans & pour les richesses. L'homme de bien peut être foible, indolent, mais aussi il n'aspire point à l'opulence, il aspire au contentement. Supposé cependant qu'il

soit riche, vos demandes seront-elles finies? Non. Faudra-t'il que l'homme de bien manque de santé & de puissance? Je veux qu'il ait richesses, puissance, & tous les biens de la terre: vous demanderez encore. Pourquoi son pouvoir est limité? Pourquoi il est un particulier? Pourquoi il n'est point un Roi? Mais pourquoi ne demandez-vous pas les dons intérieurs au lieu des extérieurs? Pourquoi l'homme n'est point un Dieu, & la terre un Ciel? Qui demande & qui raisonne ainsi, concevra avec peine que Dieu donne assez lorsqu'il peut donner plus. Sa puissance étant immense, si les demandes le sont aussi, à quel degré dans la nature s'arrêteroient-elles?

Les biens extérieurs ne sont pas une vraie récompense. Ils sont souvent

Ce que rien sur la terre ne peut donner ni détruire, le calme de l'ame & la joye intérieure
du

du cœur, c'est le prix de la vertu. En voudriez-vous fixer un meilleur, & donner à l'humilité un carosse à six chevaux? à la justice, l'épée du conquérant? à la vérité, une mitre? & à l'amour du bien public, ce qui d'ordinaire le détruit, une couronne? Ces récompenses ne plairoient point à la vertu, ou la détruiroient. Combien souvent par elles ont été détruites à soixante ans des vertus qu'on avoit admirées dans un jeune homme de vingt-un.

Examinons: les richesses peuvent-elles donner à tout autre qu'à l'homme juste un contentement personnel & la confiance des autres? Des Juges & des Parlemens ont été achetés avec de l'argent, mais l'estime & l'amour ne furent jamais à vendre.

* C'est l'âge où suivant les Loix d'Angleterre on entre en majorité.

L

incompatibles avec la vertu, & souvent ils la détruisent.

Elles ne peuvent rendre heureux un homme sans vertu. Preuve de détail, Richesses.

O quelle folie de croire qu'un homme de bien qui a le genre humain pour objet de son amour, & qui est lui-même l'objet de celui du genre humain, dont la vie respire la santé, & la conscience l'innocence, soit haï de Dieu, parce que Dieu ne lui a pas donné mille guinées de rente :

Dignité. L'honneur & la honte ne naissent point de notre condition. Faites bien ce que vous devez faire : c'est en quoi consiste l'honneur. La fortune a mis quelque petite différence entre les hommes : l'un se quarre dans ses guénilles, & l'autre se démène dans ses brocards, le Savetier dans son tablier de peau ; l'homme d'Eglise dans sa soutane ; le Moine avec son froc, & le Roi avec sa couronne. Mais, vous écrierez-vous, y a-t-il rien qui diffère plus qu'une couronne & qu'un froc ? Oui, mon ami, l'homme sage

& l'homme fou. Vous trouverez que si une fois le Monarque agit en Moine, & que l'homme d'Eglise s'enivre en Savetier, que c'est le mérite qui fait l'homme éminent, & le manque de mérite qui fait l'homme vulgaire : car au reste que fait le tablier de l'un ou la soutane de l'autre ?

D'être tout couvert de titres & garni de cordons, c'est ce que tu peux être par la faveur des Rois ou de leurs Courtisannes. Ton sang vanté depuis mille ans ou environ, peut couler de Lucrece en Lucrece : mais si c'est sur le mérite de tes pères que tu établis le tien, ne compte seulement que ceux qui furent grands hommes & hommes de bien. Que si ton sang ancien, mais ignoble, a coulé dans des cœurs lâches, fût-ce depuis le déluge : va & compte que ta famille est roturière, & n'annonce point

que tes pères ont été si long-tems sans merite. Des insensés, des esclaves & des lâches ne peuvent être annoblis, non pas même par le sang des Howards.

Grandeur.

Examine ensuite la grandeur. Où se trouve-t-elle? Tu me réponds parmi les héros & les politiques: les héros sont tous les mêmes, on en convient assez, depuis le fou de Macédoine jusqu'à celui de Suède. Le bar extravagant de toute leur vie est de se trouver, ou de se faire ennemis du genre humain. Pas un ne se rappelle le passé; ils vont toujours en avant, & néanmoins ne regardent jamais au-delà du pas qu'ils font. Et ne préférons point au héros le politique & l'habile homme: rusé & circonspéct il cherche à saisir les hommes dans des momens inconsidérés; ce n'est pas habileté ou sagesse dans lui; c'est foiblesse

dans les autres. Mais en supposant même le succès, que le héros fasse des conquêtes & que le politique trompe; quelle absurdité d'appeler un méchant homme, un grand homme? La prudence criminelle de l'un, & la bravoure forcée de l'autre font loin de la sagesse & de l'honneur. Celui qui obtient une noble fin par de nobles moyens, ou qui disgracié rit dans l'exil ou dans les fers, soit qu'il régné comme le sage Antonin ou qu'il meure comme Socrate, celui-là est vraiment Grand.

Qu'est-ce que la renommée? Cette vie imaginaire qui respire dans les autres. Objet au delà de nous, qui l'est même avant notre mort. On ne jouit précisément que de ce que l'on entend. Ce qui est ignoré, soit qu'il s'agisse de vous, Milord, ou de Cicéron, c'est la même chose. Tout

Renommée.

ce que la renommée nous fait sentir, naît & se termine dans le petit cercle de nos amis ou de nos ennemis : Pour tous les autres, ce qui vit ou ce qui ne vit plus, est également une ombre, soit Eugène ou César, soit qu'il brille ou qu'il ait brillé, en tels tems, en tels lieux, sur le Rhin ou sur le Rubicon. Le bel esprit, ainsi que sa plume, n'est que légèreté & vanité, & le bâton du général, est un fleau ; l'homme de bien est le plus noble ouvrage de Dieu, & qu'est-ce que la renommée peut à l'égard de celui qui ne l'est pas ? Elle ne peut que préserver son nom de la mort. Elle le fait de la même manière que la justice a préservé son corps du tombeau, & ce qu'il eût mieux valu ensevelir dans l'oubli, est exposé pour empêcher les autres hommes. Toute réputation qui ne provient pas

d'un vrai mérite, nous est étrangère & pernicieuse ; son encens porte à la tête, mais ne pénètre pas au cœur. Une heure d'une approbation intérieure l'emporte sur des années d'acclamations d'une populace sottement éprise. Marcellus exilé ressentoit de plus véritables joyes, que César suivi de tout le Sénat.

Quels avantages résultent des talens supérieurs ? Dites-nous, Milord, car vous le pouvez, ce que c'est que d'être habile & sçavant ? C'est de sçavoir combien peu nous pouvons sçavoir, d'apercevoir toutes les fautes des autres, & de sentir les siennes propres. Condamné à débrouiller les affaires, ou à restaurer les arts, sans second ou sans Juge, voulez-vous montrer des vérités, ou sauver un pays qui s'abîme ? Tout le monde craint, personne ne vous aide, & peu vous

Talens supérieurs.

comprennent. O triste prééminence de se sentir au dessus des foiblesses de la vie, & des consolations qu'elle offre :

Les Hommes
sont malheureux
avec la
possession de
leurs sens & de
leur

Qu'on examine donc à fond tous ces différens avantages ; toute compensation faite, qu'on voye quel en est le résultat : combien sûrement pour acquérir l'un on doit perdre de l'autre, s'il n'est totalement perdu ; combien ils sont peu compatibles ; combien souvent on risque pour eux la vie, & toujours le repos. Examinons donc ; & si toutefois ils peuvent encore exciter notre envie, voyons à qui le hazard les donne, & voudrions-nous nous changer pour eux ? Si nous sommes assez simples que de soupirer pour un cordon, remarquons quelle grace il donne au Lord Umbra & au Chevalier Billy. Si le métal jaune est l'objet de notre passion, jettons les yeux

sur Gripus ou sur sa femme. Si les talens nous flattent, réfléchissons combien a brillé Bacon, le plus habille, le plus éclairé & le plus foible des hommes. Si nous sommes ravis d'un nom fameux, voyons Cromwel condamné à une renommée éternelle. Si l'union de tous ces prétendus biens excite notre ambition, lisons les anciennes histoires : elles nous apprendront à les mépriser tous. On y découvre la fausseté du bonheur dans les richesses, les dignités, la réputation & la grandeur ; biens sur lesquels on fonde les divers degrés de bonheur, à l'union desquels on attache l'idée d'un bonheur complet. Que paroissent heureux ceux qui possèdent le cœur des Rois & la confiance des Reines ! Ce n'est que pour ruiner ceux-ci & trahir celles-là. Observons par quelles démarches indignes ils

parviennent à la gloire. Ainsi que la fière Venise, ils s'élevent d'un marais fangeux. Leur crime & leur grandeur avance d'un pas égal, & ce qui produit leur héroïsme détruit l'humanité. On voit sur leur front les lauriers de l'Europe, mais ou teints de sang, ou fruits de la venalité : vous les voyez enfin vivre deshonorés par le pillage des provinces, cassés de travaux, ou perdus par la mollesse. O malheureuses richesses, à qui la renommée n'a pu donner de l'éclat ; ou qu'elle n'a pu préserver de la honte ! Quel est le bonheur qui termine leur carrière ? Des mignons avides, ou une femme impérieuse, embarassent leur magnifique chambre, leur superbe alcove, & troublent leur sommeil par un trop pompeux cortège. Hélas ! qu'on ne se laisse pas éblouir par l'éclat de leur midi, qu'on le compare à

l'obscurité de leur matin & de leur soir. Tout le résultat de leur grande renommée n'est qu'un long, où leur gloire est confondue avec leur honte.

Connoissons donc cette vérité, & la connoissance en suffit à l'homme, qu'IL N'Y A D'AUTRE BONHEUR ICI-BAS QUE LA VERTU ; le seul point où la félicité humaine soit fixée, & qui fasse goûter le bien sans le mélange du mal : le seul qui donne au mérite de constans retours, & qui lui donne également du plaisir des bienfaits reçus & des bienfaits donnés, où la joye est sans égale, lorsque le succès nous seconde, & où le défaut de succès ne produit aucun chagrin ; qui fait jouir de l'abondance sans satiété, & qui dans l'épreuve des revers se fait savourer avec le plus de complaisance. Les ris que la folie insensible fait éclat-

La vertu seule
constitue un
bonheur dont
l'objet est uni-
versel & éter-
nel.

UNIVERSIDAD AVILA

UNIV

ROMA

DE

®

ter dans ses fausses joyes, sont beaucoup moins agréables que les pleurs mêmes de la vertu : elle extrait du bien de tous les objets, en acquiert de tous les endroits : elles s'exerce toujours, jamais n'est fatiguée ; elle n'est point enflée de la chute d'un autre homme, ni abatus de son élévation : sans besoin, elle ne peut former aucun souhait ; puisque par rapport à la vertu, en souhaiter davantage, c'est l'obtenir.

C'est le seul bonheur que les cieus puissent donner à tous : qui peut penser, peut le connoître ; & qui peut sentir, peut le goûter : il échape néanmoins à l'homme méchant, pauvre au milieu des richesses, aveugle quoique sçavant. L'homme de bien au contraire le trouve sans recherche. Il n'est esclave d'aucune secte, il ne suit point une route particulière, il s'élève par

l'inspection de la nature, au Dieu de la nature ; il n'abandonne jamais cette chaîne qui lie le grand système, qui joint le ciel & la terre, le mortel & le divin. Il voit que dans cette chaîne aucun être ne sçauroit être heureux, que ce bonheur n'affecte quelqu'un au-dessus, quelqu'un au-dessous. Il apprend de l'union de ce grand tout le premier & le dernier but de l'ame humaine, & il connoît quel est le principe & quelle est la fin de la foi, des loix, & de la morale : l'amour de Dieu & celui de l'homme.

Ce n'est que lui que l'espérance conduit de point en point, en se développant à lui de plus en plus, jusqu'à ce qu'unie à la foi, & devenue sans bornes, elle lui fait goûter un bonheur qui remplit toute son ame. Il voit pour quoi la nature de l'homme

est telle qu'elle est ; pourquoy l'homme seul a l'esperance d'un bonheur connu, & de la foi pour un bonheur inconnu. Impressions qui ne lui font pas données en vain: la nature n'en donne point d'inutiles; chaque créature trouve ce qu'elle cherche. Que sa sagesse éclate dans le présent qu'elle fait à l'homme! C'est par là qu'elle unit à la plus grande vertu, le plus grand bonheur; elle lui présente tout à la fois la vue brillante de son propre bonheur, & le plus puissant motif pour aider à celui des autres.

La perfection du bonheur consiste dans l'amour de Dieu & dans celui des autres hommes.

L'amour propre ainsi allié avec l'amour social & l'amour de Dieu, nous fait trouver notre bonheur dans celui de notre voisin. Est-ce trop peu pour ton cœur généreusement illimité? Donne-lui une plus vaste carrière, & étends ta générosité jusqu'à tes ennemis. Ne fais qu'un

système de bienveillance, de tous les mondes, de tous les êtres raisonnables, de tous ceux qui ont vie & sentiment: d'autant plus heureux que tu sera plus généreux; le plus haut degré de bonheur correspond au plus haut degré de charité.

L'amour de Dieu descend du tout aux parties: mais celui de l'homme s'élève de l'individu au tout. L'amour propre ne sert qu'à reveiller l'ame vertueuse, ainsi qu'un petit caillou qui jeté dans une eau paisible fait naître autour du centre qu'il a mis en mouvement, un petit cercle qui ensuite s'étend, devient plus grand & encore plus grand. Il embrasse d'abord parent, ami, voisin; ensuite la patrie, & ensuite toute la race humaine: les épanchemens de l'ame s'étendant de plus en plus, embrassent enfin tous les êtres de toute es-

pèce. La terreur de toutes parts, une bienveillance sans bornes produit un bonheur général, & le ciel, dans le cœur de l'homme généreux, contemple son image.

Allons donc, mon ami, mon génie; poursuivons, ô maître du Poète & du Poème: Tandis que ma muse s'abaisse & remonte des basses passions de l'homme à leurs fins glorieuses; que semblable à toi, profond dans la connoissance des variétés de la nature, je puisse tomber avec dignité & m'élever avec modération: que formé par tes discours, j'apprenne à passer heureusement du grave à l'enjoué, du vif au sévère; à être exact avec feu, éloquent sans fard, attentif à la raison, & habile à plaire. O tandis que ton nom vole à pleines voiles sur le cours du tems & qu'il accumule la gloire, ma petite barque pour-

ra

ra-t-elle suivre, courir vers le triomphe, & partager le souffle favorable: Lorsque les hommes d'Etat, les Héros & les Rois reposeront dans la poussière, eux dont les fils rougiront que leurs peres ayent été tes ennemis, mes vers apprendront-ils à la posterité que tu fus mon guide, mon Philosophe & mon ami? qu'excité par toi, ma muse quitta les sons pour s'élever aux choses, & passa de l'imagination au cœur? qu'au lieu de l'éclat trompeur de l'esprit, je fis briller la lumière de la nature, que je fis voir à l'orgueil qui s'abuse, que tout ce qui est, est bien; que la raison & la passion sont données pour une seule grande fin; que le véritable amour propre & l'amour social: sont le même; que la vertu seule fait ici-bas notre BONHEUR, & que tout l'objet de notre connoissance est de nous connoître.

E I N.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

701
P826
1736

ESSAI
SUR
LA CRITIQUE.

PAR M. POPE.

Ouvrage traduit de l'Anglois en
François

Par M. D. S.****.

Nor in the critic let the Man be lost.
Et que le critique n'antantisse point l'Homme.
POPE.

A PARIS, chez ALIX, rue
S. Jacques, au Griffon.

M. DCC. XXXVI.
Avec Permission.

P R E F A C E
D U T R A D U C T E U R .

" **E**XAMINEZ quel
 " est vôtre penchant,
 " quelle est la passion
 " dominante de vôtre es-
 " prit : cherchez alors un
 " Poète qui ait les mêmes
 " inclinations , & choisissez
 " un auteur comme l'on
 " choisit un ami. Unis par
 " ce lien de sympathie ,
 " vous devenez familiers ,
 " intimes , passionnés ; vos
 " pensées, vos paroles , vô-
 " A ij



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
 DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

tre stîle, vos cœurs s'unif-
sent : vous n'êtes plus son
interprète, vous êtes lui-
même.

Mylord Roscommon donne ce précepte dans son *Essai sur les Traductions en Vers*. C'est moins l'esprit de M. Pope que sa manière de penser, c'est sur-tout le mépris qu'il témoigne pour ceux qui n'ont que le mérite nu du bel esprit, qui m'a engagé à traduire ce petit ouvrage, & c'est principalement par ces senti-

mens si humains, si aimables & si judicieux, que je le recommande au Lecteur. On y trouve une excellente morale, & il contient des avis fort judicieux pour la conduite & l'usage du monde: il ne m'a pas paru moins propre à former le cœur que l'esprit. Pope a pensé comme j'aurois souhaité pouvoir le faire; c'est tout ce que je m'applique du passage de Mylord Roscommon. Je rapporterai encore un autre trait tiré du même ouvrage.

» Lorsqu'après l'extinction
 » de ses divisions intestines,
 » la France commença de
 » respirer, & que ses entre-
 » prises au-dehors couron-
 » nées par le succès, lui don-
 » nerent la paix & des con-
 » quêtes, les Sciences culti-
 » vées par une main Roya-
 » le y fleurirent avec éclat
 » & rapidité. La Littérature
 » y répandit ses douceurs ;
 » les François s'approprièrent
 » par d'excellentes traduc-
 » tions, les meilleurs ouvra-
 » ges connus chez les Grecs

» & les Romains, & l'Eu-
 » rope doit avouer qu'elle
 » profita de leurs travaux &
 » de leur bon exemple. Ils
 » nous inspirèrent une no-
 » ble émulation ; ce qu'ils
 » avoient fait, nous l'avons
 » entrepris, & nous l'avons
 » exécuté. Même à présent
 » nous montrons au monde
 » sçavant une route plus
 » distinguée, & par nos tra-
 » ductions en vers, nous fai-
 » sons plus qu'ils n'ont fait.
 » Il y a dans Horace une
 » certaine sérénité, pour

» ainsi dire, une clarté, une
 » harmonie qui coule avec
 » une grace que la prose ne
 » peut rendre : elle dégrade
 » les pensées, elle ne mon-
 » tre que *l'étoffe* & non le
 » talent de l'ouvrier. Moi,
 » qui me suis depuis plus de
 » vingt ans attaché à son
 » service, à peine puis-je
 » dans cet habillement, re-
 » connoître mon ancien
 » maître ? Voisins, vos soins
 » & vos espérances sont vai-
 » nes : c'est moins votre fau-
 » te que celle de votre lan-

» gue. Le François est poli,
 » est fleuri ; peut-être plus
 » que l'Anglois, il abonde
 » en paroles d'un son doux ;
 » mais qui vit jamais dans
 » leurs Auteurs nôtre préci-
 » sion & nôtre énergie : le
 » poids d'une ligne *sterling*
 » * filé en *tournois*, rem-
 » pliroit plusieurs pages. Je
 » dis mon sentiment en
 » homme impartial, avec

* C'est une allusion à la différence
 qui se trouve entre les monnoyes de
 France & celles d'Angleterre : Une li-
 vre sterling vaut environ vingt-trois
 livres tournois.

» liberté , & je crois sans
 » offense , prêt à me dédire
 » lorsqu'un ouvrage Fran-
 » çois me produira un esprit
 » aussi nerveux & succint
 » que le nôtre. — Il est vrai
 » que de composer est ce
 » qu'il y a de plus noble ,
 » mais une bonne traduc-
 » tion demande beaucoup
 » d'art & n'est point aisée ;
 » votre imagination & vos
 » mains sont également
 » liées , &c. »

J'ai déjà observé dans la
 Préface de l'Essai sur l'Hom-

me , que la richesse de la
 langue & la flexibilité des
 règles , rendoit en Anglois
 la versification beaucoup
 plus aisée qu'elle n'est en
 François. Leurs vers sont
 composés de dix syllabes
 qui se prononcent : les syl-
 labes muettes ne sont point
 comptées , & n'assujettissent
 point le Poëte à aucune éli-
 sion. On ne fait point de
 distinction entre rime mas-
 culine & rime féminine. Un
 mot qui finit par une voyel-
 le , peut être suivi par un

mot qui commence par une voyelle : les bons Poètes évitent à la vérité les *hiatus*, mais néanmoins aucun n'en est exempt : c'est le goût, & non la règle qui les exclut. Ils ont beaucoup d'indulgence pour la rime ; une ressemblance de sons, quoique souvent assés éloignée, suffit. L'émissive ou le repos est arbitraire à la quatrième, cinquième ou sixième syllabe, ce qui est la source d'une grande variété de cadences. Les syllabes ne

sont point égales dans leur prononciation ; il n'y a cependant point de règles établies pour la quantité, mais c'est l'usage, l'oreille & le goût qui la déterminent. On trouve dans les bonnes poésies une certaine correspondance, entre la variation de l'émissive & celle de la quantité : c'est une délicatesse que l'on sent mieux que l'on ne peut l'exprimer : c'est un ménagement dans le choix & l'association des mots : c'est un effet du ta-

lent du Poëte. C'est ce qui fait qu'ainfi que dans la versification, il y a aussi un art dans la manière de lire les vers; qu'ainfi que l'un est la marque du bon poëte, l'autre est celle du connoisseur. La langue abonde de monosyllabes & de particules explétives, qui donnent une grande facilité, sont d'un grand secours & qui bien employées servent à l'ornement, donnent en même-tems des graces & de la force. On peut abrégé

une très-grande quantité de mots; adopter même, en cas de besoin, & *Angliser* des expressions étrangères; car les Anglois ne chicanent point ceux qui les enrichissent. Leurs poésies sont remplies de constructions Grecques & Latines, & leurs phrases sont susceptibles d'une très-grande variété d'inversions; d'où il résulte une harmonie, qui est une des principales graces de leurs poésies non rimées: telle que le Paradis perdu de Milton,

C'est ce qui fait que les Anglois ont de très-bonnes traductions en vers des Poètes Grecs & Latins ; & par les raisons du contraire , c'est ce qui fait que nous n'en avons point , c'est ce qui fait que leurs poésies sont fort supérieures aux nôtres. Il est vrai que cette gêne à laquelle on est assujéti, nous préserve d'un déluge de mauvais Poètes , & qu'elle oblige souvent , même les Poètes nés , de retourner leurs pensées de mille manières

nières différentes ; & que dans cette recherche , il se présente quelquefois des images brillantes , des tours heureux , des pensées neuves , dont on est uniquement redevable au joug qui leur est imposé. C'est ce qui arrive souvent dans la composition où un auteur est maître de ses idées ; c'est ce qui ne peut avoir lieu que très-rarement dans les traductions en vers , où la première règle est de ne point s'éloigner du sens de l'original.

Je me suis regardé dans cette traduction comme ayant les mains liées. Je me suis d'autant plus attaché à être littéral, qu'il y a déjà deux traductions de cet *Essai* en vers François; l'une, par M. Robbeton qui étoit Conseiller & Secrétaire privé du feu Roi d'Angleterre; ce n'est qu'une imitation assés imparfaite: l'autre, est par M. l'Abbé du Resnel. Il y en a même eu une troisième par le Général Hamilton, mais elle n'a jamais

été imprimée, & malheureusement on en croit le manuscrit perdu. On doit regretter une traduction, faite par l'Auteur des *Mémoires du Comte de Grammont*. Ces différens Auteurs ont tâché de rendre les graces de la Poésie; je n'en veux qu'au sens. Je laisse à leurs ouvrages le soin de faire connoître l'habileté de l'ouvrier; je leur cede, & même avec plaisir, la gloire de l'élégance. Si cette traduction a quelque mé-

rite, ce sera celui d'être plus exacte, plus concise, & nerveuse; ma tâche est de faire connoître autant qu'il m'est possible, la substance de l'étoffe; & elle mérite d'être connue: elle mérite qu'on en fasse usage.

Que le Lecteur ne perde donc point de vûe l'objet que je me suis proposé, & que par conséquent, il ne trouve point qu'il manque dans cette traduction des qualités que je n'y ai pas voulu mettre. Plûtôt que

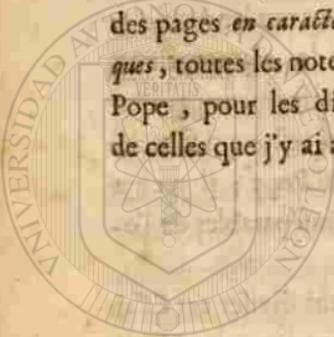
d'altérer le sens, j'ai brusqué la langue. Pénétré des grâces de l'original, qui sont éminentes & supérieures, elles m'ont paru au-dessus de ma portée. Oui, je dirai qu'il y a des beautés dans le stile, que la poésie même n'atteindroit pas en aucune autre langue; tel est l'endroit où M. Pope parle de ceux qui ne recherchent dans un Poème que l'harmonie, & où il dit que le son doit paroître l'écho du sens qu'il exprime: il y pra-

tique lui-même ce précepte avec un art inimitable. Traducteur & disciple, j'ai tâché de faire passer dans la prose l'observation de cette règle; mais je reconnois que mes efforts ont été bien stériles. Amyot, le vieux traducteur de Plutarque, avoit le talent de mettre beaucoup d'harmonie dans son langage, & c'est ce qui soutient encore aujourd'hui ses traductions contre le nombre des années; mais Amyot lui-même, qui avoit certaine-

ment beaucoup de goût pour sentir, & beaucoup de talent pour rendre toutes les beautés de cette nature, n'eût certainement pas rendu toutes celles qui se trouvent dans Pope; il y en a qui sont inséparables de l'original.

On peut diviser cet Essai en trois parties; les Nores marginales presque toutes tirées du sommaire que M. Pope a mis en tête de son ouvrage, me dispensent d'en faire l'extrait: elles en font

xxiv *Préface.*
suffisamment sentir l'ordre
& la liaison. J'ai mis au bas
des pages *en caractères itali-*
ques, toutes les notes de M.
Pope, pour les distinguer
de celles que j'y ai ajoutées.



ESSAI

ESSAI
SUR
LA CRITIQUE.

I.
PART. 1. IL est difficile de C'est une
aussi grande
faute de juger
mal, que de
mal écrire,
& c'est une
faute plus
dangereuse.
décider si l'on trouve un plus
grand défaut d'habileté à écrire
qu'à juger mal; mais de fati-
guer nôtre patience ou d'égarer
nôtre jugement, le premier est
le moins dangereux: c'est aussi
le plus rare; l'autre est très
fréquent. Pour un qui écrit mal,
dix censurent de travers. Au-
trefois un Sor en rimant exposoit
lui-même, & n'exposoit que sa
propre sottise; à-présent un Sor
C

2 E S S A I S U R
qui rime fait des légions de fots
Discoureurs en Prose.

Diversité de
goûts : le vrai
goût est très
rare.

2. Il en est de nos jugemens
ainfi que de nos montres : aucune
ne va parfaitement d'accord avec
celle des autres , mais chacun
s'en raporte à la sienne. Un vrai
génie est une chose rare dans les
Poètes ; mais le vrai goût n'est
pas moins rare chez les critiques.
Ils doivent également tenir du
ciel un esprit lumineux : ainfi que
l'on doit être né Poète , on doit
être né critique.

C'est à un Auteur qui lui-même
excelle , d'enseigner les autres ;
c'est à ceux * qui ont écrit avec

* Qui scribit artificioso, ab aliis commode
scripta facile intelligere poterit. Cic. ad Ho-
renn. Lib. 4.

LA CRITIQUE. 3

succès de censurer avec liberté.
Un Auteur est partial pour ses
écrits ; il est vrai : — mais un
Critique ne l'est-il pas pour ses
sentimens ?

3. Toutefois si l'on examine
de près , on trouvera que la plu-
part des hommes ont en eux-
mêmes les semences d'un sens
droit *. Il y a une certaine leçon
que la nature au moins ne refuse
pas. Les lignes quoique foible-
ment tracées sont tirées droites ;
mais une esquisse légère , faite
avec régularité , devient cho-
quante , lorsqu'elle est gâtée par

Tous les
hommes sont
nés avec quel-
que goût ,
mais il est
souvent gâté
par une édu-
cation mal
entendue.
Diverses au-
tres causes
de la multi-
tude des
mauvais Cri-
tiques.

* Omnes tacito quodam sensu sine ulla arte
aut ratione : qua sint in artibus ac rationibus
recta ac prava dejudicant. Cic. de Orat.
Lib. 3.

le coloris : De même le bon sens est défiguré par un faux sçavoir. La Sophistiquerie des écoles est un labyrinthe où souvent l'esprit s'égare, & souvent celui que la nature n'a destiné qu'à être un sot, se rend un fat. Il perd le bon-sens à la quête du bel esprit, & ensuite obligé de se défendre, il devient critique. Ceux qui ne peuvent point écrire, ainsi que ceux qui le peuvent, brûlent d'un même feu ; Eunuques & Rivaux sont également dévorés par l'envie & le dépit. Cependant tous les Sots ont la demangeaison de se rire des autres, & ils voudroient de bon cœur être du côté des rieurs. Si en dépit d'Apollon Mævius barbouille du papier, il

y en a qui jugent encore plus mal qu'il ne peut écrire.

Cette gradation n'est point rare, de passer d'abord pour bel esprit, ensuite pour Poète ; de Poète devenir Critique, & d'être enfin reconnu pour un Sot dans toutes les formes. Il y en a qui ne sçauoient passer pour beaux esprits, ni pour Critiques ; semblables à l'espèce pesante des mulets qui ne sont ni ânes ni chevaux. Notre Isle fourmille de ces diminutifs d'esprits, à demi-sçavans, ainsi que les bords du Nil fourmillent d'insectes à demi-formés ; des je ne-sçai-quoi non achevés, d'une génération si équivoque qu'on ne sçait comment les appeller : cent bouches

suffiroient à peine pour les nommer tous, & il y auroit de quoi fatiguer un de ces vains Parleurs, capables eux-mêmes de fatiguer cent personnes.

Exceller son
propre goût,
& connoître
la portée.

4. Mais vous qui cherchez à donner de la réputation & voulez en mériter, Critiques dignes de ce beau nom, assurez-vous de la connoissance de vous-mêmes & de l'étendue de votre portée. Sachez jusqu'où peuvent atteindre votre génie, votre goût & votre sçavoir : Soyez discrets, sondez votre profondeur & n'allez point au-delà. Il y a un point qui sert de borne entre la stupidité & le bon-sens, observez-le. La nature a prescrit des limites convenables à toutes choses : elle

à sagement restraint l'esprit présumptueux de l'homme superbe. Ainsi que lorsque dans quelque endroit l'Océan gagne sur la terre, il laisse dans quelqu'autre des plaines de sable découvertes ; de même lorsque dans l'ame la mémoire domine, la solidité de l'entendement y régne avec moins de puissance ; les rayons d'une imagination ardente y dissipent les douces impressions de la mémoire. Une telle science n'est que pour un tel génie ; l'art est étendu, & les bornes de l'esprit sont resserrées ; & non-seulement l'esprit est borné à un seul art, mais souvent il l'est à quelques parties de cet art. Ainsi que les Rois, nous perdons une partie

C iij

des conquêtes que nous avons faites, par la vaine ambition d'en faire encore de nouvelles. Chacun pourroit bien gouverner son district, s'il vouloit s'en tenir à ce qu'il entend.

La nature
est le meilleur
guide du ju-
gement.

5. La première loi est celle de suivre la nature; que vos jugemens soient marqués à son coin, qui est toujours le même, sans variation. La nature ne s'égare point; elle brille encore du même feu divin: lumière universelle, claire & invariable, c'est elle qui doit donner à tout la vie, la force & la beauté. Elle est tout-à-la-fois la source, la fin & la règle de l'art. C'est de ce fonds que l'art doit pouvoir à ses justes besoins, travaillant sans se faire

voir, & présidant sans ostentation. C'est ainsi que l'ame qui anime un beau corps, le nourrit d'esprits, le remplit de vigueur, dirige chaque mouvement & fait agir chaque nerf; invisible, elle n'est connue que par ses effets. Il y en a que la faveur du ciel a comblés d'un trésor d'esprit, & cependant pour le manier ils auroient besoin d'en avoir encore autant: car l'esprit & le jugement se querellent sans cesse, quoique destinés à s'aider réciproquement, ainsi que l'homme & la femme. Il y a plus d'habileté à guider qu'à éperonner le Palefroi des Muses; à modérer ses fureurs, qu'à exciter ses emportemens. Le cheval allé, sem-

blable à un noble & brave cou-
rier, ne fait jamais paroître plus
de feu & de vigueur, que lors-
qu'il est retenu dans sa course.

L'art n'est
que la nature
réduite en ré-
gles.

6. Ces préceptes ancienne-
ment découverts, & non pas in-
ventés, sont la simple nature,
mais la nature méthodiquement
exposée: semblable à une Mo-
narchie, elle n'est restreinte que
par les propres loix qu'elle mé-
me a d'abord prescrites.

Les règles
ont été tirées
de la pratique
des Anciens.

7. Ecoutez comment la Grèce
sçavante en énonce les maximes
utiles; lorsqu'il faut retenir ses
efforts ou s'y abandonner. Du
sommet du Parnasse elle montre
ses enfans, & trace les pas de
leur course hardie; elle tient de
loin, & fort haut, le prix in-

mortel, & presse les autres d'y
atteindre par des pas égaux. C'est
ainsi que les règles * furent déri-
vées des exemples; elle tira d'eux
ce qu'ils tenoient des cieus. Une
généreuse critique épuroit le feu
de la poésie, & enseignoit à ad-
mettre avec connoissance: atta-
chée au service & à l'ornement
des Muses, elle en relevoit les
charmes & les rendoit plus ai-
mables. Mais par la suite, con-
tre l'esprit de cette subordina-
tion, ceux qui ne purent pas ga-
gner la Maîtresse, courtisèrent
la Suivante: ils se séparèrent &
firent à part un corps nouveau;

* Nec enim aribus editis factum est ut ar-
gumenta invenirentur, sed dicta sunt omnia
antequam praeferentur, mox ea scriptores
observata & collecta ediderunt. Quintil.

ils tournèrent contre la poésie ses propres armes, & ceux de qui ils avoient appris le plus, furent toujours ceux qu'ils haïrent le plus. C'est ainsi que les Apoticaire * de nos jours, apprennent par les ordonnances des Médecins, l'art d'en jouer le rôle, & que hardis dans la pratique des règles qu'ils n'entendent point, ils ordonnent, ils appliquent & traitent leurs maîtres de fots & d'ignorans. Il y en a qui acharnés sur les Anciens, en font leur proye; ils gâtent tout ce

* Cette réflexion a particulièrement lieu pour l'Angleterre, où les Médecins sont rarement apellés, à cause que l'usage est de les payer généralement. On met la confiance en des Apoticaire qui en sont souvent indignes & qui tranchent du Docteur.

qu'ils touchent, pires que le tems, pires que les vers. D'autres sans génie, sans invention, écrivent d'une manière aussi plate que sèche, une stupide recette * pour composer un Poème. Ceux-ci font paroître leur science aux dépens du goût, & les autres aux dépens des Anciens dont ils font disparaître le sens,

8. Vous donc qui voulez guider votre jugement par le droit chemin, étudiez & connoissez

Il en résulte la nécessité d'étudier les Anciens à fonds, particulièrement Homère & Virgile.

* Il y a dans les Mélanges du Docteur Swift & de M. Pope, un traité de *Martianus Scriblerus*, sur le *Baobab* ou l'Anti-Sublime. Je crois que le Docteur Arbuthnot en donna la première idée, & que M. Pope eut le plus de part à l'exécution. On y trouve une recette pour composer un Poème épique. Le Docteur Mathanatus, quoiqu'un habile homme, me paroît fort inférieur à *Martianus Scriblerus*.

le caractère propre de chaque ancien ; sa fable , son sujet , son but , sa religion , son pays , & le génie de son siècle. A moins que d'envisager toutes ces choses à la fois , on ne peut que chicaner , & non pas critiquer. Que les ouvrages d'Homère fassent vôtre étude & vôtre plaisir ; lisez-les pendant le jour , méditez-les pendant la nuit ; modélez sur eux vôtre jugement ; tirez-en vos principes & recherchez-y la poésie en remontant à sa source. Relisez-le en le comparant avec lui-même , ou que la Muse de Mantone * vous serve de commentaire.

* Virgile a puisé dans Homère , on peut regarder l'Énéide comme une imitation de l'Iliade & de l'Odisseé. La meilleure ma-

Lorsque Virgile encore jeune commença de chanter les Rois & les Combats , avant que Phœbus * eût frappé ses oreilles tremblantes , peut-être se croyoit-il au-dessus des loix de la Critique , & ne daignoit-il puiser que dans la source de la nature : Mais lorsqu'il vint à examiner chaque partie , il trouva que la Nature & Homère étoient une même chose. Convaincu , étonné , il modéra la hardiesse de sa veine , il travaille sa poésie , & l'assujéit

nière d'étudier ces deux Poètes , est de les étudier l'un par l'autre.

* *Cum canerem Reges & prœlia , Cynthia aurem*

Vellit. — Virgil. *Eclog.* 6.

Quelques Critiques , à l'occasion de ce vers , disent que Virgile avoit commencé un Poème héroïque sur les Rois & les Guerres de Toscane.

à des règles aussi étroites que si le Critique de Stagire * eût dû revoir chaque vers. Apprenez de là, à concevoir une juste estime pour les anciennes règles ; s'y conformer, c'est se conformer à la nature.

9. Il y a cependant des beautés que les règles ne peuvent expliquer. *Il y a des traits réguliers & il y a aussi des traits heureux* : ainsi qu'il y a un art, il y a un bonheur. La musique & la poésie se ressemblent ; il y a dans l'une & dans l'autre des graces sans nom, qu'aucune méthode ne sauroit enseigner, & qu'une main de maître peut seule atteindre.

* Aristote étoit de la Ville de Stagire en Thrace.

dre.

dre. Les règles n'étant prescrites que dans une certaine vue, si dans une occasion où elles se trouvent trop resserrées, une heureuse licence répond entièrement au dessein proposé *, cette licence devient de précepte. C'est ainsi que Pégaze peut, pour prendre un chemin plus court, s'écarter de la route battue ; un génie peut quelquefois violer la règle avec gloire & succès, & s'élever à des fautes que les vrais critiques n'osent corriger ; s'éloigner des limites vulgaires avec un beau désordre, & saisir une

* Neque tam sancta sunt ista precepta, sed hoc quidquid est utilius excogitavit non negabo autem se utile esse plerumque & verum si eadem illa nobis aliud suaderit utilitas, hanc relicto Magistrorum autoritatibus, sequemur. Quintil. lib. 2. cap. 13.

D

grace au-delà de la portée de l'art, qui en s'affranchissant du jugement gagne le cœur, & d'un seul coup remplit toutes ses fins. C'est ainsi que dans une perspective, des objets qui ne sont point dans l'ordre commun de la nature, un roe informe, un précipice effrayant, frappent agréablement les yeux. Mais dans ces occasions, la poésie exige néanmoins une certaine retenue, elle exige de la discrétion jusques dans la folie; & quoique les Anciens ayent transgressé leurs propres règles, (semblables en ce point aux Rois qui dispensent des loix qu'ils ont faites) Modernes, foyez réservés: ou si vous croyez devoir violer la loi, ayez

soin de n'en jamais transgresser la fin; faites-le rarement lorsque la nécessité vous y porte, & ayez au moins leur exemple à alléguer: si-non, le Critique attaque, il n'épargne point, il faïst vôtre réputation & met ses loix en vigueur.

Il y a, je le sçai, des esprits présomptueux à qui ces beautés libres, paroissent en elles-mêmes des fautes. Des figures considérées à part, ou regardées de trop près, paroissent informes & monstrueuses; mais si elles sont proportionnées à leur place & à leur jour, elles se trouvent par une certaine distance réconciliées avec la régularité & les graces. Un Général prudent ne doit pas

toujours ranger ses troupes sur des lignes égales & en ordre de bataille; mais il doit se prêter au terrain, à l'occasion; cacher sa force, & même quelquefois faire semblant de fuir. Ce qui souvent paroît erreur n'est qu'un stratagème, & souvent ce n'est point Homère qui dort *, c'est son Lecteur qui rêve.

Respect dû
aux Anciens,
& leur éloge.

10. Les lauriers qui ornent les autels des Anciens conservent encore leur verdure; hors de l'atteinte des mains sacrilèges, respectés par les flâmes, par l'envie dont la rage est encore plus furieuse, par la guerre qui dé-

* *Quandoque bonus dormitat Homerus;* dit Horace: On ne sçauroit prendre le parti d'Homère plus ingénieusement que M. Pope le fait.

truit tout, par le tems qui dévore tout. Voyez les Sçavans de tous les climats y apporter leur encens; écoutez les Poètes d'accord les honorer de leurs chants en toutes les langues. Que toutes les voix unies dans des louanges si justes, forment un chœur général. O Poètes triomphans, nés dans de plus heureux jours, immortels héritiers d'une gloire universelle, qui augmente avec le déclin des années, ainsi que des fleuves qui s'accroissent à mesure qu'ils coulent; des Nations à naître feront retentir vos noms glorieux; des Mondes à découvrir applaudiront à ces louanges. O, puisse une étincelle de votre feu céleste inspirer le dernier, le moindre

de vos nourrissons , (qui d'une aîle foible fuit de loin vôtre vol rapide , s'embrase par la lecture , mais qui tremble quand il s'agit d'écrire) puisse-t-elle l'inspirer pour apprendre à des esprits présumptueux une science peu connue ; pour leur apprendre à admirer des sentimens éminens & supérieurs , & à se méfier du leur propre.

II.

PART. I. **D**E toutes les causes qui conspirent à aveugler le jugement & à égare l'esprit , celle par laquelle une tête foible est gouvernée avec le penchant le plus violent , c'est la vanité ; vice qui ad hère constamment à un sot. Ce que la nature lui a refusé en

Causes de
la corruption
du jugement.

vanité.

mérite , est abondamment suppléé par le renfort d'une vanité secourable ; car il en est de l'ame ainsi que du corps , où les vuides qui se trouvent dans le sang & dans les esprits , sont gonflés par un air venteux. Au défaut de l'esprit , la vanité vient à nôtre secours , & quelque vuide qu'il y ait dans le sens d'un homme , elle le remplit entièrement : mais lorsqu'une fois la raison dissipe ce nuage , la vérité paroît avec éclat , & brille d'une lumière à laquelle on ne peut résister. Ne vous fiez pas à vous-même , mais pour connoître vos défauts , faites usage de tout ami ——— & de tout ennemi.

2. Un demi sçavoir est une

Demi-sçavoir
voilà

de vos nourrissons , (qui d'une aîle foible fuit de loin vôtre vol rapide , s'embrase par la lecture , mais qui tremble quand il s'agit d'écrire) puisse-t-elle l'inspirer pour apprendre à des esprits présumptueux une science peu connue ; pour leur apprendre à admirer des sentimens éminens & supérieurs , & à se méfier du leur propre.

II.

PART. I. **D**E toutes les causes qui conspirent à aveugler le jugement & à égare l'esprit , celle par laquelle une tête foible est gouvernée avec le penchant le plus violent , c'est la vanité ; vice qui ad hère constamment à un sot. Ce que la nature lui a refusé en

Causes de
la corruption
du jugement.

vanité.

mérite , est abondamment suppléé par le renfort d'une vanité secourable ; car il en est de l'ame ainsi que du corps , où les vuides qui se trouvent dans le sang & dans les esprits , sont gonflés par un air venteux. Au défaut de l'esprit , la vanité vient à nôtre secours , & quelque vuide qu'il y ait dans le sens d'un homme , elle le remplit entièrement : mais lorsqu'une fois la raison dissipe ce nuage , la vérité paroît avec éclat , & brille d'une lumière à laquelle on ne peut résister. Ne vous fiez pas à vous-même , mais pour connoître vos défauts , faites usage de tout ami ——— & de tout ennemi.

2. Un demi sçavoir est une

Demi-sçavoir
voilà

24 ESSAI SUR
chose fort dangereuse; ne buvez
point à la fontaine de l'Hélicon,
que vous n'y buviez beaucoup:
là, de petits coups envoient des
fumées au cerveau, & l'on n'y
devient sobre qu'en buvant à
grands traits. Enflammée d'abord
par le plus léger ressentiment de
l'inspiration des Muses, une jeu-
nesse téméraire attente à la plus
haute sublimité de l'art; du ni-
veau de son esprit, trop bornée
dans sa vue, elle n'aperçoit ni la
distance qu'elle laisse en arrière,
ni l'étendue qui est devant elle:
mais ensuite plus avancée, elle
voit avec surprise de nouvelles
Scènes de science s'élever dans
une distance sans fin. C'est ainsi
que charmé à la première vue, le
Voyageur

LA CRITIQUE. 25
Voyageur entreprend de gagner
la hauteur des Alpes; il enjambe
les vallées, & paroît assaillir le
ciel: il croit avoir bien-tôt passé
les neiges éternelles; les premiers
nuages, les premières montagnes
lui paroissent être les dernières:
mais les a-t-il atteintes, il trem-
ble à la vue d'une carrière qui
s'allonge & d'un travail qui s'a-
croît. Ses yeux errans se lassent
d'en envisager la perspective; les
montagnes s'accumulent sur les
montagnes, de nouvelles Alpes
renaissent.

3. Un Critique parfait * lira
un Ouvrage dans le même esprit

Défaut de
juger par une
partie & non
par le tout.

* Diligenter legendum est, ac poene ad scri-
bendi sollicitudinem: nec per partes modo scri-
tanda sunt omnia, sed perfectus liber utique ex
integro resumendus. Quintil.

E

quel Auteur l'a composé. Il envisage le tout ; il ne cherche point à relever de petites fautes, lorsque l'ame est émue par la nature, & échauffée par des beautés ravissantes ; il ne se dérobe point pour le plaisir stupide d'une malignité mordante, au plaisir généreux d'être charmé par un trait vif & touchant. On ne peut, il est vrai, rien blâmer dans ces productions languissantes, semblables à une eau ni courante ni agitée, où l'Auteur évitant soigneusement les fautes, toujours égal, parfaitement uni, est correctement froid, & rampe avec régularité, on ne peut rien blâmer, — mais on peut dormir. En fait d'esprit ainsi que dans la nature, ce n'est

point la régularité de chaque partie détachée qui touche le cœur. Une lèvre, un œil ne constitue point, ce qu'on appelle une beauté ; mais c'est la force réunie & le résultat complet du tout. Ainsi lorsqu'on voit ce Dôme si bien proportionné (digne objet de l'admiration du monde*, digne même de la tiende, ô Rome,) des parties détachées ne frappent point d'une manière inégale ; le tout ensemble se présente réuni aux yeux du Spectateur étonné ; Rien de bizarre dans la hauteur, la longueur ou la largeur : le tout est tout à la fois hardi & régulier. Celui qui voudroit une pièce

* Le Dôme de l'Eglise de S. Pierre de Rome.

éxempte de défauts, voudroit ce qui n'a point été, ce qui n'est point, & ce qui ne sera jamais. En chaque Ouvrage regardez le but de l'Auteur, car personne ne peut y trouver plus que l'Auteur n'y a voulu mettre. Si la conduite est juste, si les moyens sont véritables, cet Ouvrage, en dépit de quelques fautes légères mérite nos éloges. Ainsi qu'un homme bien élevé, un homme d'esprit doit quelquefois commettre de petites fautes pour en éviter de capitales. Négligez les règles que des Critiques Epitogues se plaisent d'imposer, car il est glorieux d'ignorer de certaines bagatelles. La plupart des Critiques amoureux d'une per-

fection subalterne, sont dépendre le tout, d'une partie, ils parlent de principes, mais ce sont leurs propres idées qu'ils apprécient, & tous sacrifient à quelque folie chérie.

4. On dit qu'une fois le Chevalier de la Manche rencontrant un Poète en son chemin, discourut du Théâtre d'Athènes dans des termes aussi justes, d'une manière aussi habile que *Dennis* * l'auroit pu faire; traitant de fous & de fots achevés tous ceux qui osoient s'éloigner des règles d'Ariftote. Le Poète s'estimant heureux de la rencontre d'un Juge si

Affection & foible pour une particularité.

* *Dennis* est un Poète & Critique Anglois, mais un de ceux qui jugent avec chaleur & écrivent avec froideur.

habile, lui produit une Pièce de Théâtre & lui demande son avis: il lui en détaille le sujet, l'intrigue, les caractères, les passions, l'unité, tout: & le tout étoit exactement conforme aux règles: mais il y avoit un combat qui n'étoit point représenté sur la Scène. Quoi, s'écrie le Chevalier*, omettre le combat? Ouy, ou il faut renoncer au Philosophe Grec. Non, par les Dieux, répond-t-il en fureur, Chevaliers, Ecuyers, Chevaux, doivent paroître sur le Théâtre. Le Théâtre ne peut les contenir. Bâtiſſez - en donc un nouveau,

* Que de Don Quichotes parmi les Auteurs Dramatiques Anglois! Les combats sur le Théâtre y sont fort ordinaires.

ou représentez dans une campagne.

C'est ainsi que les Critiques plus capricieux que sensés, curieux & non connoisseurs, épilogueurs & non exacts, se forgent de petites idées. Ils péchent contre l'art, ainsi que la plupart des gens contre le sçavoir-vivre, par trop d'amour pour quelques particularités.

5. Il y en a qui fixent leur goût à des subtilités, chaque vers frappe par quelque pensée brillante. Ils sont charmés d'un ouvrage, où il n'y a rien de juste, où tout est déplacé, amas baroque & cahos éblouissant d'esprit & de pointes. Ces poètes ressemblent à ces Peintres qui incapables

Polices & subtilités.

bles de représenter & d'animer les graces d'une nature nue, la chargent d'or & de joyaux, & sous ces ornemens cachent leur manque d'art. Le vrai * bel-esprit n'est que la nature représentée de la maniere la plus favorable; ce qui a été souvent pensé, & ce qui ne fut jamais si bien exprimé; un trait dont à la première vûe nous trouvons que la vérité est prouvée, & qui ne fait que retracer des images qui sont en nous mêmes. Ainsi que les ombres donnent des graces à la lumière, de même une simplicité modeste donne du relief à

* *Naturam intueamur, hanc sequamur: id facillime accipiunt animi quod agnoscent.*
Quintil. lib. 8. cap. 3.

la vivacité de l'esprit; car il peut y avoir dans un ouvrage plus d'esprit qu'il ne faut pour sa bonté & sa perfection, ainsi qu'il y a des corps qui périssent par une surabondance de sang & de chaleur.

6. Il y en a dont tous les soins ^{Style} n'ont pour objet que la perfection du style, & qui n'estiment un ouvrage, que comme les femmes estiment les hommes, par le mérite d'être bien habillés. Font-ils un éloge, c'est toujours — Le style en est excellent. Quant au sens, ils présumont avec humilité qu'il est fort bon. Ainsi que lorsqu'un arbre est abondamment couvert de feuilles, on ne trouve d'ordinaire que

peu de fruit ; de même l'on trouve rarement beaucoup de sens sous beaucoup de mots. La fausse éloquence ainsi qu'un prisme de verre, répand ses couleurs éblouissantes sur toute sorte d'objets ; on n'aperçoit plus la face de la nature, tout reluit également, tout brille sans distinction. La véritable éloquence est semblable au Soleil, qui sans changer les objets, les éclaire & les embellit ; il les dore, pour ainsi dire, mais il ne les altère point. L'expression est l'habillement de la pensée, qui n'est décent qu'autant qu'il est assorti. Une pensée basse exprimée avec des mots pompeux, ressemble à un Payfan revêtu de pourpre & d'hermine ;

car il y a pour les différentes sortes de sujets, différentes sortes de style, ainsi qu'il y a différentes sortes d'habits, pour la Campagne, la Ville, & la Cour. Il y en a qui prétendent par de vieux mots*, mériter une place dans le Temple de Mémoire ; Modernes médiocres en sens & en pensées, ils ne sont Anciens que dans leurs phrases. Des riens étudiés, d'un style si étrange, étouffent les ignorans & font rire

* *Abolita & abrogata retinere, insolentia enjusdam est, & servola in parvis factitia.* Quintil. lib. 1. cap. 6.

Opus est ut verba à virtutibus repetita utique crebra sint, neque manifesta, quia nil est odiosius affectatione; nec utique ad ultimos repetita temporibus. Oratio cuius summa virtus est perspicuitas, quam sit vitiosa si ceas interpreti? Ergo ut novorum optima erant maxima vetera, ita veterum maximo nova. Idem.

les sçavans. C'est sans succès que ces faquins, grossièrement vains, veulent ainsi que le *Fungoso** de la Comédie, faire parade des habits dont les gens du bel air ont fait usage la saison dernière. Ils ne ressemblent aux esprits de l'ancien tems, tout au plus, qu'ainsi que des Singes en vieux pourpoints ressemblent à nos grands Pères. La même règle a lieu pour les mots comme pour les modes; ne donnez point trop dans le neuf, n'adhérez point trop à l'ancien: l'un & l'autre est également ridicule. On ne doit être ni des premiers à éprouver l'un, ni des derniers à abandonner l'autre.

* Personnage d'une Comédie de Ben-Johnson.

7. Mais la plupart jugent d'un Poème par la cadence* des vers; il est bon ou mauvais, suivant qu'elle est douce ou rude. Quoique mille charmes conspirent à la gloire d'une Muse brillante, un sot épris de l'harmonie n'en admire que la voix. C'est le plaisir de l'ouye & non pas l'envie de cultiver son esprit qui l'attire au Parnasse; semblable à ceux qui fréquentent les Temples, non pour l'édification, mais pour la Musique. Il ne recherche

Cadence & Harmonie.

* *Quis populi sermo est? Quis enim? Nisi carmine molli* (R)

Nunc demum numero fluere ut per lava seceros

Effugit junctura unguis: sit tendere versum.

Non fecus ac focula rubricam dirigit uno,
Perlius, Sat. 1.

qu'une certaine égalité dans les syllabes, quoique l'oreille souvent soit harassée par l'articulation de voyelles qui * s'entre-heurtent, que des mots explétifs soutenus sur un foible apui soient inutilement ajoutés, que dix petits mots rampent dans un vers très stupide, & qu'on soit rebattu par le bourdonnement d'une monotonie uniforme dans le retour assuré est une rime attendue, *réattendue*. Si l'on vous fait ressentir l'*haleine rafraichissante des zéphirs*, le vers suivant vous fera entendre, *au tra-*

* *Fugientis crebrai vocalium concursiones quæ raptam atque hancem orationem reddunt.*
Cic. ad Herenn. lib. 4. Vide etiam Quintil. lib. 4. cap. 9.

vers des feuillages, leurs tendres soupirs. Au murmure agréable d'un ruisseau *crystalin* que le Poète fait *gazouiller*, le Lecteur est menacé, & non en vain, de *sommeiller*. Alors & enfin, un vers Alexandrin & hors d'œuvre, semblable à un Serpent blessé dont le corps long & tortueux ne se traîne qu'avec peine, finit un couplet chargé de choses vuides de sens, qu'on qualifie de belles pensées. Laissons à ces amateurs du son, le soin de rimer avec mélodie des vers insipides, & de connoître ce qui fait un son moëlleusement doux, ou languissamment lent. Réservons nos éloges à l'agréable vigueur d'une poésie qui réunit la force de

Dénham, & la douceur de *Waller* *. Ecrire avec aisance, est l'effet non du hazard, mais de l'art; ainsi que des mouvemens aisés sont plus naturels à ceux qui se sont appliqués à la danse. Ce n'est point assez d'éviter une rudesse offensante; le son doit paroître l'écho du sens qu'il exprime. Le souffle badin du zéphyr doit se faire sentir dans un vers badin, & le cours d'un ruisseau doit se retrouver dans un style encore plus coulant. Des flots bruyans qui font retentir le rivage contre lequel ils se brisent, doivent faire entendre dans une poésie rude & rauque, le fracas

* Deux Poètes Anglois fort estimés, qui vivoient du tems de Charles II.

des

des torrens. Les efforts d'*Ajax* pour lancer un rocher d'un poids énorme, doivent faire passer dans les vers un travail peiné & des mots pesans. On doit par un style aisé & léger, suivre la vitesse de *Camille* au travers des plaines & sur la mer, sans fouler les épics & en ne touchant que la superficie de l'onde. Ecoutez comment les accens variés de *Timothée* * surprennent; comment tour à tour ils excitent & calment les passions; comment le fils de *Jupiter Lidien* est alternativement enflammé par la gloire, attendri par l'amour: ses

* Allusion à une *Cantate* de *Dryden*, intitulée: *Fête d'Alexandre, ou La puissance de la Musique*. *Timothée* étoit un fameux Musicien Grec qui vivoit du tems d'*Alexandre*.

F

yeux terribles brillent en ce moment d'une fureur étincellante ; & dans le moment suivant , des soupirs lui échapent & il laisse couler des pleurs. La nature agit de la même manière sur les Grecs & sur les Persans , & le vainqueur du monde fut vaincu par l'harmonie. Tous nos cœurs rendent hommage à la puissance de la Musique , & ce que Timothée fut autrefois , *Dryden* * l'est aujourd'hui.

Facilité ou
difficulté
dans le goût.

§. Evitez les extrêmes , & ne ressembliez point à ceux qui sont trop faciles ou trop difficiles à

* *Dryden* est un des plus grands Poètes & un des plus grands Critiques qu'ait eu l'Angleterre. Quoique ses ouvrages eussent pu être plus châtiés , & même en toutes manières , néanmoins on reconnoit dans toutes ses pièces , un génie du premier ordre.

contenter ; s'offenser des moindres bagatelles , c'est toujours marque d'une grande vanité ou de peu de sens. Il en est du cerveau ainsi que de l'estomac ; on ne dira certainement pas qu'un estomac soit bon , lorsqu'il a du dégoût pour tout , & qu'il ne peut rien digérer. Cependant en garde contre l'autre extrême , que toutes pensées heureuses ne vous jettent point dans des ravissements ; car l'admiration est pour les fots , l'approbation est pour les hommes de sens. La stupidité exagère toujours : il en est ainsi que des objets que l'on aperçoit au travers des brouillards ; ils paroissent plus grands qu'ils ne sont.

Présentation
en faveur de
certains écri-
vains.

9. Il y en a qui méprisent les Auteurs François; il y en a qui méprisent les nôtres: Quelques-uns n'estiment que les anciens, quelques autres n'estiment que les modernes. C'est ainsi que chacun borne le bel-esprit, ainsi que la foy, à une Secte particulière, & que tout le reste est réprouvé: ils veulent dans leur médiocre conception limiter la faveur céleste, & forcer le Soleil à ne lui-re que sur une partie; ce Soleil qui non seulement subtilise les esprits dans les climats brulans du sud, mais qui les mûrit aussi dans les climats gelés du nord; qui depuis le commencement a brillé sur tous les âges passés, éclaire l'âge présent, & échauf-

fera l'âge futur: (quoiqu'à la vérité il ait ses accroissemens & ses déclin, qu'il y ait des jours plus clairs & des jours plus obscurs). Ne vous fixez donc point à ce qui est ancien ou moderne; mais blamez tout ce qui est dans le faux, estimez tout ce qui est dans le vrai.

10. Il y en a qui ne produi-
sent jamais un jugement de leur
fonds; mais ils attrapent l'opi-
nion courante qui prévaut dans
le monde; ils ne raisonnent &
ne décident que par imitation,
& ils étalent des absurdités qu'ils
n'inventerent jamais. D'autres
jugent d'un Ouvrage, non par
l'Ouvrage même, mais par le
nom de l'Auteur: ce n'est point

Esprit cast
prunte.

Esprit posi-
tal & pre-
venis.

Critique Pa-
refire & ha-
vour.

le Livre, mais l'homme qu'ils louent ou qu'ils blament. De toute cette troupe servile, le pire de tous est celui dont la fière stupidité hante les Seigneurs: Critique assidu à la table des Grands, il *hape* & rapporte des inepties pour Mylord. Tel Madrigal, s'il étoit de quelque Poëte de louage ou de moi, seroit de la chétive drogue; mais si Mylord déclare que ces heureux Vers sont de sa façon, on découvre qu'ils peillent d'esprit, on trouve que le stile en est poli: au bruit de son nom sacré toutes les fautes s'éclipent, & chaque stance applaudit acouche de quelque pensée.

Esprit d'i-
mitation de
de singula-
rité.

12. C'est ainsi que l'esprit d'imitation conduit le vulgaire

dans l'erreur, de même que souvent l'esprit de singularité y conduit les Sçavans. Ils méprisent le vulgaire au point que si par hazard il va droit, ils iront exprès de travers. Ainsi voit-on les Schismatiques se séparer des vrais croyans, & ne se perdre que parce qu'ils ont trop d'esprit.

Esprit d'ine-
constance,

13. Il y en a qui louent le matin ce qu'ils blament le soir; mais ils pensent toujours que leur dernière opinion est juste. Ils traitent les Muses ainsi que l'on traite une Maîtresse, idolâtrée en ce moment, maltraitée dans l'autre. Leur foible cerveau, semblable à une place ouverte, est alternativement occupée par le bon sens, par l'absurdité. Deman-

dez-leur quelle en est la raison ; c'est, vous diront-ils, qu'ils sont devenus plus habiles, & demain ils le feront encore plus qu'aujourd'hui. Nous le devenons au point que nous croyons que nos ancêtres ont été des fots ; n'en doutont point, nos petits neveux encore plus habiles nous regarderont de même. Autrefois cette Isle zélée étoit couverte de Théologiens Scolastiques ; celui qui sçavoit le plus de Sentences & d'axiomes étoit le plus *érudit*. La Foi, l'Evangile, tout paroïsoit n'être fait que pour être mis en dispute, & personne n'avoit allés de raison pour avoir tort. A présent les Scotistes & les Thomistes reposent en paix dans *Duck-lane*,

Duck-lane *, comme en famille, au milieu des toiles d'araignée. Si la Religion elle-même a été assujétie à différentes modes, doit-il paroître étonnant que l'esprit le soit à son tour. Souvent on dédaigne ce qui est naturel, ce qui seroit à propos : la folie courante ** est ce qui fait l'homme d'esprit ; & les Auteurs croient qu'une réputation qui vit aussi long-tems qu'il plaît aux fots de rire, est une réputation en sûreté.

14. Il y en a qui n'estiment que l'Esprit de parti.

* *Duck-lane* est une rue près de Smithfield où l'on vendoit autrefois des Bouquins. (R)

** Il y a eu un tems que pour être homme d'esprit, il falloit faire des anagrammes, des Acrostiches, &c. Un Auteur étoit alors content de lui-même lorsqu'il réussissoit dans ces sottises.

les Auteurs de leur parti & de leur sentiment : Ils se font la mesure du genre humain. *Entichés* d'eux-mêmes, ils croyent honorer le mérite, lorsque ce n'est que leur panégyrique qu'ils font dans la personne des autres. Les Partis qui divisent l'Etat divisent la Littérature, & les factions publiques redoublent les haines privées. L'orgueil, la malice, l'envie, la folie, sous différentes formes, d'Ecclésiastique, de Critique & de Petit Maître s'élevèrent contre *Dryden*, mais le sens survécut à des plaisanteries passagères ; car enfin le vrai mérite se relève de lui-même. Si *Dryden* pouvoit retourner à la vie, (ah que nos yeux ne puissent-ils

LA CRITIQUE. 71
avoir le bonheur de l'envifager encore une fois !) on verroit renaître de nouveaux *Blackmores* & de nouveaux *Milbournes* : * même si le Grand Homère élevoit de nouveau sa tête respectable, Zoyle de nouveau reparoitroit du rivage des morts. L'envie poursuivra le mérite aussi constamment que l'ombre suit le corps, mais, ainsi que l'ombre, elle est l'effet d'une substance dont elle prouve la réalité : car l'esprit envié est comme le Soleil éclipsé, qui ne fait connoître de grossièreté que celle du corps

* *Milbourn* a attaqué *Dryden*, & *Blackmore* a attaqué *Dryden* & *Pope* ; mais tout ce qu'ils ont dit n'a ni diminué la réputation de ceux qu'ils attaquoient, ni augmenté celle de leurs propres Ouvrages.

32 ESSAI SUR
qui l'offusque. Lorsqu'au com-
mencement de sa course il dar-
de des rayons trop puissans,
il élève des vapeurs qui obscur-
cissent son éclat, mais ces mêmes
nuages ornent enfin sa carrière ;
il en réfléchit de nouveaux
rayons, ils augmentent la splen-
deur du jour.

Louer les
bons ouvra-
ges des leur
suffisance.
Courte durée
de leur règne.

15. Soyez le premier à vous
déclarer pour le vrai mérite : Ne
louer que lorsque tout le mon-
de l'ordonne, c'est donner des
louanges qui ne sont d'aucun
prix. La vie des Poésies Moder-
nes est, hélas ! d'une courte du-
rée, & il est juste qu'elles vivent
de bonne heure. L'esprit ne vit
plus dans cet âge d'or, cet âge de
Patriarche où l'on survivoit

nulle ans ; la renommée (nôtre
seconde vie) est promptement
éteinte, & douze lustres de durée
est tout ce dont on peut se flatter.
Nos fils voyent dépérir le langa-
ge de leurs pères, & ce que *Chau-
cher* est *, *Dryden* le sera. C'est
ainsi que lorsque le pinceau fidèle
a tracé quelqu'idée brillante,
enfantée par un grand Maître ;
que lorsqu'un monde nouveau
s'élève à son commandement,
& que la nature obéissante guide
sa main ; que des couleurs moëlle-
uses, agréablement fondues
ensemble, unissent & représen-

* On peut appeler *Chaucher* le père des
Poètes Anglois. Il vivoit dans le 14^e siècle.
Ses expressions sont vieillies, mais le natu-
rel, la force & les graces avec lesquelles il
s'écrivoit sont toujours nouvelles.

tent un juste mélange d'ombres & de lumières ; que les années les adoucissant , les mûrissant pour ainsi dire , leur donnent leur entière perfection ; lorsque chaque figure animée par un pinceau hardi , commence de respirer la vie , les couleurs infidèles trahissent l'art & le talent de l'ouvrier ; cette production , cette création si brillante se flétrit & passe.

Vanité du
bel esprit, &c.
combien il
donne de
peine de l'en-
vie.

16. Malheureusement le bel-esprit n'exie pas l'envie qu'il excite ; & il en est ainsi de presque toutes les choses dont on connoit mal la nature. C'est un renom dont on se glorifie dans la jeunesse ; vanité de courte durée dont on est bientôt revenu. Elle

passe ainsi qu'une belle fleur que le Printems produit dans sa primeur ; elle fleurit avec éclat , & en fleurissant elle se fanne & périt. Qu'est-ce en effet que ce bel-esprit auquel nous sacrifions tant de soins ? Avoir un bel-esprit , c'est avoir une femme dont les autres jouissent. Il n'est jamais plus à charge , que lorsqu'il est le plus admiré ; plus il donne , plus on lui demande ; on en gagne la réputation avec beaucoup de peine , on la perd avec facilité ; on est sûr de déplaire à quelques-uns , & de ne jamais plaire à tous. Enfin , un homme à bel-esprit est craint par les vicieux , évité par les gens de bien : il est haï

G iij

56 ESSAI SUR
par les sots & dupé par les fripons.

Joindre les
qualités de
l'homme à
celles du Cri-
tique.

17. Puisque le bel-esprit est si fort exposé aux traits de l'ignorance, qu'au moins le sçavoir ne se déclare point de ses ennemis. Autrefois qui excelloit étoit récompensé, & même qui faisoit des efforts ne demouroit pas sans louange. Quoique l'honneur du triomphe ne fut que pour les Généraux, il y avoit cependant des Couronnes réservées pour les Soldats. A présent ceux qui peuvent atteindre le sommet du Parnasse, tâchent d'en précipiter les autres; & les beaux-esprits gouvernés par l'amour propre, en proye à la jalousie, deviennent par leurs débats le jouet des sots,

LA CRITIQUE. 57

Toutefois ne vous faites pas un plaisir de louer de méchants Auteurs, car ils sont d'ordinaire aussi mauvais Amis que mauvais Ecrivains. A quelles indignes fins, & par quels indignes moyens la soif exécration de la louange, ne pousse-t-elle pas les mortels? Ne vous glorifiez point d'être si aptes à la poursuite de la gloire: Que le Critique n'anéantisse point l'homme; qu'au bon sens, à un sens éminent, on joigne un bon cœur, un cœur généreux. Errer est humain, il est divin de pardonner.

18. Mais si un esprit généreux n'est point entièrement épuré de bile & d'aigreur, qu'il décharge sa rage sur des crimes plus di-

Occasion où
il est permis
d'user de sé-
vérité; l'em-
ployez contre
l'inhomnie &
l'irréligion.

gnes de son couroux ; & qu'il ne craigne point une disette de sujets dans un siècle si corrompu. Ce qui est sale & obscène, quoique l'art & l'esprit conspirent pour émouvoir l'ame, ne devoit point trouver d'indulgence. Lorsque la stupidité est jointe à l'obscénité, elle est aussi honteuse que l'impuissance l'est dans la débauche. C'est une Yvraye qui a germé avec abondance, & qui s'est multipliée avec profusion dans le tems fertile du plaisir, des richesses & du repos : lorsque l'amour faisoit tous les soins d'un Monarque indolent *, rarement

* L'Angleterre, & sur tout la Cour, a été fertile en beaux esprits sous Charles II. Les filles de joye alloient masquées aux Specta-

en son Conseil, & jamais à la Guerre. Des Courtisanes alors gouvernoient l'Etat, & les hommes d'Etat écrivoient des Farces; même les beaux-esprits avoient des Pensions, & les jeunes Scigneurs avoient de l'esprit : à la représentation d'une Pièce d'un homme de Cour, le cœur des Dames ému palpiroit en liberté ; un *Masque* ne s'en retournoit point sans être endoctriné ; l'éventail ne fut plus levé au secours de la modestie ; les Dames sou-

cles : ce fut le règne de l'esprit & de la débauche. Le cœur étoit corrompu, & l'esprit le fut à la révolution, lorsque Jacques II. se retira, & que Guillaume III. Prince d'Orange monta sur le Trône. Le Socinianisme fit de grands progrès en Angleterre ; la Divinité de Jésus Christ & l'éternité des peines furent révoquées en doute, & débattues en Chaire : Morale fort encourageante.

rurent de ce qui autrefois les faisoit rougir. Ensuite la licence d'un règne étranger inonda le Pays des opinions corrompues du hardi *Socin*. * Des Prêtres sans Foy réformèrent la Nation, & enseignèrent des manières plus agréables de se sauver. Les hommes, ainsi que des Sujets libres, y disputoient de leurs droits avec les Cieux, & Dieu paroissoit n'être plus un Maître absolu. Les

* M. Pope a retranché de cet endroit deux Vers dont voici la traduction. *Alors pour la première fois on prâna les principes Beligiques : le Hollandois nous donna sa Religion. & nous prit notre argent. On a voulu critiquer cette pensée en disant que l'argent est la Religion des Hollandois. Satire violente, véritable néanmoins à l'égard d'un petit nombre de Particuliers de tous Pays & de tout Etat. M. Pope a cru qu'on devoit omettre ces reproches injurieux à toute une Nation, & c'est ce qui lui a fait supprimer ces deux Vers.*

Chaires sacrées épargnèrent leur sainte Satire, & le vice étonné y trouva des flatteurs. Ainsi encouragés, des esprits, nouveaux Titans, bravèrent les Cieux, & des Volumes de blasphèmes autorisés firent gémir la Presse. Voilà, Critiques, les Monstres qu'il faut combattre; frappez, tonnez, épuisez votre rage. Craignez cependant de heurter le même écueil, vous qui par une subtilité délicate & scandaleuse voulez absolument pour trouver un Auteur vicieux, le mal entendre. Tout paroît infecté à qui l'est, de même que tout paroît jaune à un œil bilieux.

III.

Conduite
Morale d'un
Critique.

PART. I. **A**PRENEZ donc quelle doit être la conduite morale d'un Critique, car le sçavoir ne renferme pas toutes les qualités d'un Juge. Ce n'est point allés de réunir l'esprit, l'art & la science; il faut que la vérité & la candeur brillent dans tous vos discours; que non seulement vous méritiez l'idée avantageuse qu'on a de votre jugement, mais que vous méritiez encore qu'on recherche votre amitié.

alodchic.

2. Ne parlez point lorsque vous vous méchez de votre sens: & lorsque vous en êtes assuré, ne parlez que comme si vous en doutiez vous-même. Nous connoissons plus d'un fat, décisif

& têtû, qui, si une fois il a un tort, absolument n'en démordra jamais. Mais reconnoissez avec plaisir vos fautes passées, & que chaque jour critique celui qui l'a précédé.

3. Que vos avis soient toujours vrais, mais ce n'est point encore assez: Une vérité brusque fait plus de mal qu'un mensonge adroit. Il faut instruire les hommes comme si on ne les instruisoit point, & ne leur proposer des choses qu'ils ignorent que comme des choses qu'ils ont oubliées. C'est l'art & la politesse qui font goûter la vérité, & ce n'est que par-là qu'un génie supérieur se rend aimable.

Véracité de
politesses.

Liberté.

4. Ne foyez chiche d'avis sous aucun prétexte, car il n'y a point d'avares plus haïssables que ceux qui le sont de leurs lumières. Ne trahissez jamais par une basse complaisance la confiance que l'on a en vous, & ne foyez point civil au point d'être injuste. Ne craignez point d'irriter un homme habile: ceux qui méritent d'être loués, sont ceux qui souffrent le plus volontiers d'être repris.

Quoiqu'on en
il leur être
référé.

5. Ce seroit un bonheur, si les Critiques pouvoient toujours prendre cette liberté; mais *Ap-
pulus* s'enflame à chaque parole que vous dites: il est violemment ému, il lance des regards terribles

terribles & menaçans; en ce moment il ressemble à un de ces cruels Tyrans que l'on voit représentés dans de vieilles Haute-liees. Craignez sur tout de censurer un Sot de condition, qui a droit d'être Sot sans être censuré. Il peut lorsqu'il lui plaît être Poète sans esprit, ainsi qu'il peut prendre des degrés, sans aucun sçavoir. Laissez les vérités dangereuses à un Satyre sans succès; & n'enlevez point de fades flateries aux Epitres dedicatoires; on croit aussi peu les louanges qu'elles renferment que les promesses que font leurs Auteurs de ne plus écrire. Il vaut quelquefois mieux retenir sa censure & permettre

H

charitablement à un Sot d'être vain. Il vaut mieux garder le silence que de railler, car qui pourroit le faire aussi long-tems qu'un Sot peut écrire? Toujours bourdonnant, il continue son allure assoupissante; le railler, c'est fouetter un sabot; plus on le fouète, mieux il dort. Un faux pas l'aide à recommencer sa course avec plus de vigueur, ainsi qu'une roffe après avoir bronché hâte le pas. Combien de ces sots qui hardis, sans remords, vicillissent impénitens, rimaillant sans fin des sons vuides, pur cliquetis de syllabes: Dans les accès de leur veine furieuse, ils épuisent leur peu de

Caractère
d'un vocete
incorrigible.

cervelle, ils en expriment jusqu'à la lie, & pompent avec effort jusqu'à la dernière goutte de leur esprit stupide, rimant avec toute la rage qui accompagne l'impuissance.

6. Ouy, nous avons de cette engeance honteuse, Poètes destitués d'honneur, mais il est vrai aussi que nous avons des Critiques entièrement destitués de raison. Représentez-vous un sot lettré qui a beaucoup lû, & avec beaucoup d'ignorance; dont la tête est remplie d'un fatras savant, qui s'édifie par ses discours, & qui paroit s'écouter avec complaisance: il lit tous les Livres, & tout ce qu'il lit, il l'attaque, depuis les Fables de *Dyden* jus-

Caractère
d'un Critique
impertinent.

qu'au contes de *Durfey* *. Suivant lui, presque tous les Auteurs ont volé leur ouvrage, ou l'ont acheté : *Garth* ** n'a point écrit son propre *Dispensary*. Parlez d'une pièce nouvelle, il est ami du Poète, même il lui en a montré les défauts; mais où sont les Poètes qui veulent se corriger ? Il n'y a point d'endroit sacré où l'on soit à l'abri d'un tel fat, & l'on n'est pas plus en sûreté dans l'Eglise que dans le Parvis. Retirez-vous jusques dans le Sanctuaire, il vous y assassina par son ba-

* *Durfey* est connu par des Chançons dans le goût de celles du Pont Neuf, & ne l'est guères par le reste de ses ouvrages qui sont assez volumineux.

** Le *Dispensary* est un Poème très estimé dans le goût du *Lutrin*. Le sujet est une dispute de Médecins & d'Apocairètes.

bil; car un sot impudent profane sans discrétion, les retraites les plus sacrées, & dont les Anges mêmes n'approchent qu'en tremblant. Un esprit qui se défie de ses forces, parle avec une modestie réservée; toujours l'œil sur lui-même, il ne fait point de longues excursions: un babillard écervelé vous lâche des bordées entières; rien ne le choque, rien ne le détourne: c'est un flot à qui rien ne résiste, & qui crève avec bruit.

7. Mais où est l'homme qui peut donner un avis sans autre attrait que le plaisir d'instruire, & sans s'enorgueillir de son savoir; qui est intègre, également inaccessible à la faveur ou à l'en-

Caractère
d'un bon Critique.

(R)

70 ESSAI SUR
vie; qui n'est point sottement
prévenu, ou qui n'a point aveu-
glément raison; qui unit à la
science la politesse, & à la poli-
tesse la sincérité; qui est hardi
avec modestie & sévère avec hu-
manité; qui n'est aveugle ni sur
les fautes d'un ami, ni sur le
mérite d'un ennemi; relevant
avec liberté les fautes de l'un, &
rendant avec plaisir justice au
mérite de l'autre; d'un goût exact
sans être borné, qui connoit éga-
lement les livres & les hommes,
d'un commerce libre & géné-
reux, dont l'ame est exemte de
fierté, & qui aime à louer lors-
que la raison l'autorise à le faire.
8. Tels étoient autrefois les
Critiques; tel en a été le petit

Histoire de
la Critique.

LA CRITIQUE. 71
nombre heureux qu'Athènes &
Rome ont vu fleurir dans des
siècles moins corrompus. Le gé-
nie puissant du Philosophe de Aristote
Stagire, osa le premier recon-
noître l'étendue de cette mer;
guidé par la lumière de l'étoile
de Méonie *, il quitta le rivage,
vogna à pleines voiles, dirigea
sa course avec sûreté, & fit de
vastes découvertes. Les Poètes,
race si long-tems libre & vaga-
bonde & qui encore aujourd'hui
aime une liberté sauvage & s'en
fait gloire, reçurent ses loix; &

* La Méonie ou la Lidie, Province de
l'Asie mineure, reclame la Naissance d'Ho-
mère. *Maonium* ou dans Martial, signifie
l'Eloquence d'Homère, & dans Horace
Maonium Carmen veut dire, Poëme héroï-
que, par allusion à l'Illiade & à l'Odyssée
d'Homère.

ils demeurèrent convaincus qu'il étoit juste que qui avoit conquis la nature présidât au bel-esprit.

Horace.

9. Horace sçait charmer par une grace négligée, & sans beaucoup de méthode il nous parle bon sens; il infuse dans l'esprit de son Lecteur avec familiarité & d'une manière d'amî, les notions les plus certaines de la manière la plus aisée. D'un jugement ainsi que d'un esprit éminent, il pouvoit ainsi qu'il a écrit, critiquer avec hardiesse; quoique ses poésies soient remplies de feu, il ne juge cependant qu'avec flegme: ses préceptes n'enseignent que ce que ses ouvrages inspirent. Nos Critiques donnent dans une extrémité tout-à-fait opposée; ils jugent

jugent avec chaleur & écrivent avec froideur: & Horace n'a pas moins à souffrir de nos prétendus beaux-esprits que les anciens Critiques, aussi mal traduit que ceux-ci sont mal cités.

10. Voyez Denis d'Halicarnasse raffiner les pensées d'Homère, & découvrir dans chaque vers de nouvelles beautés.

Denis d'Halicarnasse.

11. L'art & l'imagination plaisent dans l'agréable Pétrone. On y trouve réunies l'aisance de l'homme de Cour & la science de l'homme Lettré.

Pétrone.

12. L'ouvrage abondant du grave Quintilien propose les règles les plus justes, jointes à la méthode la plus claire. C'est ainsi que dans un Arsenal on arrange

Quintilien.

& on dispose des armes avec ordre & avec grace, non seulement pour plaire aux yeux des curieux, mais pour qu'on puisse les trouver avec facilité lorsque le besoin le demande.

Longin.

13. O toi, hardi Longin, le Critique des Muses, elles t'inspirèrent tout le feu qu'elles inspirèrent à leurs Poètes. C'est un Juge vif, qui fidèle & zélé décide avec chaleur, mais toujours avec justice; qui donne de la vigueur à ses loix par son propre exemple, & qui est lui-même cet Auteur sublime dont il fait le portrait.

Dépendance
de la Critique.

14. C'est ainsi que régna longtemps & successivement le juste Empire des Critiques, que la li-

cence fut réprimée, & que des loix sages & utiles furent établies. Le sçavoir augmenta avec la puissance de Rome; les Arts suivirent le vol de ses Aigles, & enfin les Lettres & l'Empire succombèrent sous les mêmes ennemis: le même siècle qui vit périr Rome, vit périr le sçavoir. La superstition s'unit à la tyrannie; ainsi que celle-ci enchaîne le corps, de même l'autre enchaîne l'esprit. On eut beaucoup de foi, fort peu d'intelligence; & l'on caractérisa de bonté ce qui n'étoit que stupidité. Un double déluge renversa ainsi toutes les Sciences; les Moines achevèrent ce que les Goths avoient commencé.

Rétablis-
sment de la
Critique.
Aralius.

15. Enfin Erasme cet homme si grand & si calomnié, la gloire & la honte de son état, arrêta le torrent impétueux de cet âge barbare, & il chassa de la Scène de la littérature ces Vandales cloîtrés.

Poésies
de Léon X.

16. On vit sous Léon X. briller un nouvel âge d'or; les Muses revinrent de leur évanouissement; & les Poètes recultivèrent leurs lauriers flétris. Le génie de l'ancienne Rome, secouant la poussière, reparut de dessous les ruines, & éleva sa tête respectable. La Sculpture renaquit, & les beaux Arts avec cette aimable Sœur; les pierres prirent forme, & des blocs de marbre commencèrent à respirer.

Les Temples réédifiés retinrent d'accens plus doux; *Raphael* peignit, & *Vida** écrivit. Immortel *Vida*, sur le front honorable duquel croit le laurier du Poète, & le lierre** du Critique, Crémone vantera à jamais la gloire de ton nom, aussi peu éloignée de Mantoue, que peu inférieure à sa renommée.

17. Mais bientôt chassés du *Latium* par des armes impies, les Muses bannies passèrent leurs anciennes limites, & s'avancè-

Etat de la
Littérature
en France

* *Vida* est un excellent Poète Latin qui vécut au temps de Léon X. Il a écrit en vers sur les Arts Poétiques.

** Le Lierre est approprié aux Critiques avec beaucoup de raison; parce qu'aussi que le Lierre s'attache aux arbres, & ne s'élève que par leur moyen, de même la Critique ne s'élève qu'en s'attachant à de grands Auteurs.

rent vers le Nord. On vit surtout fleurir la Critique en France; le François né avec un esprit d'obéissance se soumet aux règles; & Boileau d'accord avec Horace, régna despotiquement.

Noticia.

Extrait de la
Littérature
en Angleterre
18.

18. Mais nous, braves Anglois, qui n'avons été ni conquis ni civilisés, nous méprisons les loix étrangères. Défenseurs hardis & féroces des libertés de l'esprit, comme autrefois, nous défions encore aujourd'hui les Romains. Cependant parmi le petit nombre de ceux qui présument moins & qui connoissent mieux, il y en a qui ont osé prendre en main la juste cause des Anciens, & qui ont proclamé ici les loix fondamentales du bel-

esprit. Telle étoit la Muſo qui nous dit par ses préceptes & par ses exemples *, *qu'un bon écrit est le Chef-d'œuvre de la nature.*

Buckingham

Tel étoit ** *Roscommon* d'un aussi bon naturel que d'un grand sçavoir, dont les mœurs & les manières généreuses répondoient à la noblesse de son sang, qui connoissoit le goût & l'esprit de Rome & d'Athènes, qui connoissoit le mérite de chaque Auteur excepté le sien. Tel étoit *Walsh* † Tami & le juge des Mu-

Roscommon

Walsh.

* C'est la traduction d'un vers de l'*Esprit sur la Poësie* par Sheffield Duc de Buckingham.

** C'est *Ventworth* Dillon Comte de Roscommon dont j'ai cité quelques traits dans la Préface. (R)

† *Walsh* a fait quelques piéces fugitives de Poësie, & a laissé le Public avec le

ses, qui sçavoit louer ou blâmer avec discernement, doux & indulgent pour les fautes, vif & zélé pour le mérite, d'un jugement net & d'un cœur sincère. Recevez, Ombre regrettée, ces humbles éloges : c'est tout au moins ce que peut donner une Muse reconnoissante, une Muse à qui vous apritez de bonne-heure à former les accens, à qui vous prescrivites son essor, & dont vous émondâtes les ailes encore tendres : à présent qu'elle a perdu son guide, elle n'ose plus s'élever, mais terre-à-terre elle ne fait que de courtes excursions ;

D regret de ce qu'il n'en avoit pas fait davantage. Il mourut l'année avant la publication de cet Essai, dont l'Auteur n'avoit alors que dix-neuf ans.

Elle est contente si elle donne ici Censures lieu aux ignorans de reconnoître ce qui leur manque, & aux sçavans de réfléchir sur ce qu'ils sçavoient déjà : elle n'est ni trop inquiète de la censure, ni trop avide de gloire ; elle se plaît à louer, & ne craint point de blâmer : elle hait également la flatterie & la médifance ; elle n'est ni exemte de faute, ni assez présomptueuse pour ne se point corriger.

F I N.

De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Gardes des Sceaux, un Manuscrit portant pour titre, *Essai sur la Critique*, par M. Pope. Ouvrage traduit de l'Anglois en François, & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris ce 4. Septembre 1736.

DU RESNEL.

PRIVILEGE DU ROY.

L'LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feuz Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maître des Requêtes Ordinaires de Notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux leurs Lieutenans Civils & autres nos Julliciers qu'il appartiendra: S A L U T. Notre bien amé leieur S***, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Manuscrit qui a pour titre, *Essai sur la Critique* par M. Pope; traduit en François; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modelé sous le contrefeul des Présentes, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire

Imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié, conjointement ou séparément, & avant de fois que bon lui semblera; & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'elles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'imprimeur se conformera en tout aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1735; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier Gardes des Sceaux de France le sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château de Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Gardes des Sceaux de France le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joindre l'Exploitant ou ses ayans cause, pleinement & paisible-

ment, sans souffrir qu'il lene soit fait au
con. trouble ou empêchement: Voulons qu'à
la copie desdites Prêfates qui sera imprimée
tout au long au commencement ou à la fin
dudit Livre, soi soit ajoutée comme à l'o-
riginal: Cotumandons au premier notre
Huissier ou Sergent, de faire pour l'execu-
tion d'icelles tous actes requis & nécessaires,
sans demander autre permission, & nonob-
stant clause de Hâto, Chartre Normande
& Lettres à ce contraires: Car tel est notre
plaisir. DONNÉ à Paris le dixième jour du
mois de Septembre, l'an de grace mil sept
cents trente-six, & de notre Règne le vingt-
deuxième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registre sur le Registre. 9. de la Chambre
Royale des Libraires & Imprimeurs, N.
345 fol. 100. conformément au Règlement
de 1725. qui fait défense, Article IV. à tou-
tes sortes de personnes de quelque qualité
qu'elles soient, autres que les Libraires &
Imprimeurs, de vendre, débiter & faire
afficher aucuns Livres pour les vendre en leur
nom, soit qu'ils l'en aient les Auteurs ou
autrement: & à la charge de fournir à la-
dite Chambre les huit exemplaires & le ma-
nuscrit prescriz par l'Article CXLIII. du même
Règlement. A Paris le 10. Septembre 1736.
Signé, MARTIN,
Syndic.

UAN

IDAD AUTÓNOMA DE NUEVO

CIÓN GENERAL DE BIBLIOTEC